

YOSRA MOJTAHEDI

PORTFOLIO 2024

French version

www.yosramojtahedi.com
yosra.mojtahedi@gmail.com
+33 6 95 75 54 79



© Photo : Axel Fried

Yosra Mojtahedi est née à Téhéran en 1986. Diplômée du Fresnoy- Studio national des arts contemporains, elle explore différents domaines de l'art, de la science et de la technologie (particulièrement la Soft robotics - Robots deformables), avec un regard sur l'anthropologie.

Elle étudie l'humain sous tous ses aspects, à la fois physiques et culturels (sociaux, religieux, psychologiques) et ses relations avec la nature. Sous la forme d'installations sculpturales et interactives, de dessins ou de photographies, apparaissent alors des paysages organiques, sensuels et mystiques.

Il y baigne une atmosphère surréaliste, un espace affranchi des lieux et du temps, où les objets et les éléments sont symboliques : fleurs, pierres, cordons ombilicaux, organes, baignant dans une pénombre crépusculaire.

Suite à ses recherches autour de la nature et de la place du corps humain (et plus particulièrement féminin) dans la société, elle questionne la frontière entre le vivant et le non-vivant à travers des sculptures considérées comme «machines-humains» et «corps-fontaines».

Venant d'un pays où le corps est un sujet tabou et sa représentation interdite, ses travaux sont en réaction sensuels et sensoriels: tactiles, olfactifs, touchant parfois à l'érotisme.

« Je sculpte l'ombre qui sort de la lumière. »

Le «Noir» a un rôle important dans son travail. Le noir représente l'absolu, le rien et le tout à la fois, l'entité qui nous rassemble pour Yosra Mojtahedi qui questionne l'humain brouillant les frontières habituelles de leurs représentations, y introduisant un végétal ambivalent. La frontière entre le vivant et le non-vivant apparaît à travers la dualité entre ombre et lumière nous amenant parfois dans un voyage spirituel hors du temps. Elle fait souvent appel à cette dualité entre ombre et lumière, caractéristique de l'architecture persane menant de l'obscurité à la clarté, métaphore d'une trajectoire spirituelle pour créer un espace hors du temps.

Elle interroge ainsi notre propre corporalité pour nous questionner sur l'existence des formes inertes qui nous entourent. Où se trouve la frontière entre la matière vivante et le non-vivant ? entre le réel et le non-réel ? entre les genres etc... ?

Il y flotte un féminisme fortement assumé, sans limites, pour délivrer un message politique et direct. En créant des univers où s'hybrident plantes, animaux, minéraux, et aussi des corps de genres différents, elle fait disparaître les frontières et unifie tous les éléments de cet univers, pour dire : finalement, nous ne sommes qu'un !

Yosra Mojtahedi a été lauréate du concours Talents Contemporains de la Fondation François Schneider en 2024. En 2020, elle a également reçu le Prix Révélation d'art numérique et d'art vidéo de l'ADAGP pour son œuvre *L'érosarbénus*.

Ses travaux ont été exposés dans plusieurs pays comme la France, la Belgique, l'Iran, l'Italie, l'Allemagne, à Dubai ou en Turquie etc... :
au Musée de Soissons, au Fresnoy studio national des arts contemporains , à la Villette, au Palais des Beaux Arts de Bruxelles BOZAR(Bélgique), Teator del canal (Madrid), Bourse de commerce (Saint Etienne) Le cube Garges (Paris) etc...

Interview sur ARTE:

https://www.youtube.com/watch?v=sSQy3eTA3Nc&t=34s

SCULPTURES INTERBIOFORMAES

DE YOSRA MOJTAHEDI

Texte écrit par Clément Thibault

Un corps sans sexe, l'un et l'autre, les deux. Un corps de fleur, un pistil animal, un galbe minéral. L'affinité avant l'identité. Peau silicone, nerfs électroniques. Pure fête organique, mais à l'âme binaire, code. Un délire mystique, création d'une créature. Comme on projette aisément la vie dans l'inerte. On le veut. Que les choses vivent autour de nous.

Depuis peu, un trouble lancinant nimbe notre perception du corps. Yosra Mojtahedi le saisit, elle le cueille, pour faire éclore une sculpture singulière, jouissive, vivante — vieux rêve Galatéen. Ce trouble, c'est celui à propos duquel ont écrit Judith Butler, avec la dissociation du genre et du sexe anatomique, Donna Haraway via le cyborgisme, sur notre nature hybride croissante, qu'il s'agit de saisir pour établir une nouvelle manière d'être, un modèle de société changé, ou encore Paul B. Preciado, sur son expérience de l'hormonothérapie pour transitionner.

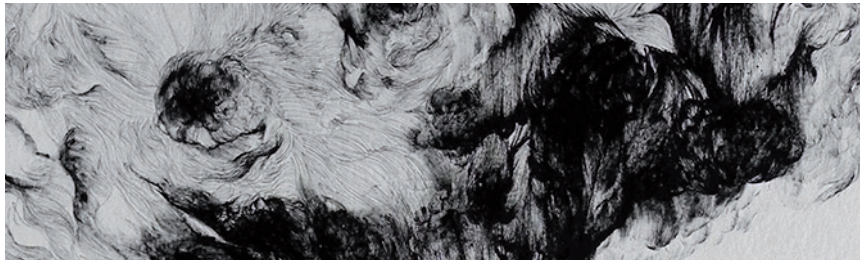
La perception de notre propre corps s'est brutalement retournée en quelques décennies. Le sanctuaire sacré, le reflet divin a chu, quelques blessures narcissiques plus tard, nous ne sommes plus si différents que les autres corps qui peuplent la planète — la génétique témoignant d'une différence de degré seulement avec les autres « espèces » —, et la psychanalyse puis la biologie ont décrété que nous n'étions pas seuls chez nous — la conscience se partage avec l'inconscience, et on a quelques kilos de bactéries vivant dans notre corps, sur notre peau, symbiotiquement avec nous. Le corps est un objet qu'on façonne à notre guise, et quand on y pense, il se machinise bien vite (prothèses, wearables, stents…), parfois on le quitte même pour s'avatariser dans le métayers, d'autres on se blinde de cachetons, pour nous augmenter ou nous soigner, du chemsex au microdosing en passant par les traitements plus conventionnels.

Yosra incarne cela. Cette vision joyeuse et libératoire du corps devenu sac de viande certes, mais sensible. Quel prodige que les sensations que le corps nous offre, et qu'elle s'emploie à toutes stimuler — nappages sonores, œuvres tactiles, odorantes. Encore plus particulièrement dans les trois projets qu'elle a mené ces dernières années, Vitamorphose (2019), L'Erosarbénus (2020) et Sexus Fleurus (2021). Trois installations sculpturales qui s'activent, d'une respiration délicate, suave, en sentant la présence de leurs visiteurs. Un petit prodige permis par un recours à des matériaux (silicone notamment) et techniques venant des soft robotics, en partenariat avec l'INRIA - Defrost — Deformable Robotic Software. Quand je sens la douceur du silicone sous ma main, je m'étonne qu'il ne soit pas plus chaud, je me surprends à croire au pied d'un enfant dans le ventre de sa mère quand je sens la peau bouger et se tendre.

Entre la vie artificielle et l'artificialité vivante, c'est évidemment au second champ qu'est condamnée Yosra Mojtahedi. N'empêche que ses œuvres semblent vivantes, elles expriment ce trouble, embrassent cet indistinct croissant du corps. En fait, ce dont il est question il me semble ici, c'est l'unité et l'identité déchues (ce qui nous distingue et nous singularise des autres corps du monde) pour l'affinité (ce qui nous en rapproche).

Yosra s'attache à réaliser des hybrides purs, amusant oxymore. Ses sculptures sont androgynes, végétales, humaines, animales, machines, un soupçon caillouteuses, rien de tout cela, et tout cela à la fois… D'excellents artistes, le collectif Quimera Rosa, pour éviter d'utiliser ces taxinomies poussiéreuses (interrègne, interespèce…), ont créé le néologisme interbioformae, littéralement « entre différentes formes de vie ». Je crois que l'adjectif sied bien à ces sculptures, elles sont interbioformae.

Et Yosra pousse le vice, si l'on peut se permettre l'expression, encore plus loin, en ménageant toujours une forte tension érotique dans ses œuvres. Ces hybrides deviennent les objets de désirs incertains, qu'on se surprend à avoir, et dont l'accrochage à l'adagp témoigne avec force. Une vision du corps libre et libérée, peut-être en réaction au fait d'avoir grandi dans un régime (Yosra a grandi à Téhéran) qui cache les corps et condamne le désir hors du foyer. Les machines désirantes, et désirées, fondent sur le monde…





EXODE

Installation sculpturale, mouvante et sonore - 2023
Charbon de bois, liquide noir, cheveux, collants, tuyaux

Son: Timothée Couteau, Hani Mojtahedy

Production : 3Cinq, centre d'art contemporain

L'Exode a pour origine le récit religieux. Cette installation contemplative évoque une scène post-apocalyptique mettant en jeu la Terre et la Femme. Les corps creux, noir, hybrides sont constitués à partir des matériaux intimes de la vie quotidienne. La présence de cheveux de l'artiste fait le lien avec l'identité de genre et nous questionne sur la place de la féminité aujourd'hui mais aussi la situation de la Femme en Iran, par la tentative combinée du politique et du religieux.

Ces cheveux arrachés de Exode sont une métaphore du combat guerrier. Pour cela cette installation fait rituel, voire prière, en se référant aux régénérations de ces corps carbonisés par la circulation de l'eau qui agit comme une source de revitalisation, un espoir de vie future.

Pour la deuxième édition de la Triennale Art & Industrie Dunkerque / Hauts-de-France, les énergies sont au cœur des questionnements à travers les enjeux planétaires, écologiques et sociaux.

La couleur noire, souvent associée à la froideur et au vide, voire sépulcrale dans la symbolique occidentale, se transforme ici en source de chaleur. Dans son éclat ténébreux, elle captive et fascine, révélant des dimensions insoupçonnées. Les nuances du noir se déploient avec les formes invitant à une plongée au-delà des apparences. La profondeur de l'obscurité révèle alors des trésors cachés, des émotions enfouies et des vérités insaisissables. Elle brille d'une énergie incandescente qui réchauffe et éveille les esprits.

L'exposition fait le lien entre la couleur noire et la chaleur humaine, apportant ici une réflexion autour de la production industrielle, l'évolution de la nature mais aussi de la vie humaine.

Le noir représente l'absolu, le rien et le tout à la fois, l'entité qui nous rassemble pour Yosra Mojtahedi qui questionne l'humain brouillant les frontières habituelles de leurs représentations, y introduisant un végétal ambivalent. La frontière entre le vivant et le non-vivant apparaît ici à travers la dualité entre ombre et lumière nous amenant dans un voyage spirituel hors du temps. La chaleur du noir, est tout à la fois le noir et ses multiples variantes de matériaux brulants et en combustion, de leurs usages et perceptions iconoclastes, et la chaleur des corps dans des représentations partielles, jouant du fétiche et des formes déconstruites.

Vidéo :
https://www.youtube.com/watch?v=QS-LW38c_xA







Vue de l'installation «EXODE» dans l'exposition La chaleur Noir , 3cinq, centre d'art contemporain - 2023



VOLCANAHITA

Installation sculpturale, mouvante et sonore - 2024
Acier, sculptures en verre, liquide noir, pouzzolane noire, tuyaux, pompes

Production en partenariat avec la ville d'Evaux-les-Bains, les thermes, l'Office de Tourisme Creuse Confluence et le festival Vidéoformes

Sculptures en verre réalisées en collaboration avec Nadia Festuccia - l'atelier Vetromaghie à Rome- Italie
Son : Timothée Couteau

Volcanahita émerge tel un rituel contemplatif, une «machine-organique» ou «Corps-Fontaine» incarnant la fusion délicate entre l'archéologie féministe et une réinterprétation des civilisations anciennes et perdues. Inspirée par les feux intérieurs des volcans et le récit mythique d'Anahita, déesse des eaux immaculées, Volcanahita flotte et s'anime dans un bassin noir, où le liquide noir devient une substance nourricière, montant et descendant en une sensualité sacrée.

Cette œuvre devient ainsi une allégorie poétique de la dualité inhérente à notre existence. Tel un phénix des machines recyclées, des tuyaux organiques et des pompes, Volcanahita explore le paysage post-apocalyptique, symbolisant la mort et la renaissance, la destruction et la régénération. Les volcans, gardiens énigmatiques du temps, projettent des éclats de feu guérisseur et d'eau purificatrice.

Chaque détail de cette création reflète les strates de la pensée féminine, remettant en question notre rapport au monde matériel. Le son de Volcanahita, en tant que guerrière sacrée, invite à méditer sur l'harmonie fragile de notre existence, là où le fluide, le son et la brume entrelacent leurs énigmes dans l'épopée silencieuse du sacré pour nous transporter dans un autre espace temps : «Poésie» de l'instant présent.

Volcanahita, forgée à partir de machines recyclées, de tuyaux organiques et de pompes, est un corps- fontaine né de la rencontre entre l'art et la technologie, marquée par l'empreinte du temps et de la transformation. Des formes organiques, délicates sculptures en verre, ajoutent une dimension intemporelle à ce corps. Telles des organes cristallisés du feu, ces pièces de verre ont traversé le même processus alchimique que la lave des volcans, figées dans un éternel moment de métamorphose.

Le sol entourant le bassin de liquide est revêtu de pouzzolane noire, offrant ainsi une dimension multisensorielle de la terre des volcans. Les fluides circulent, accompagnés du doux murmure de l'écoulement de l'eau, créant une atmosphère méditative.

Volcanahita devient ainsi une réflexion sur la coexistence du naturel et du manufacturé, du primitif et du technologique. Le liquide noir, autrefois utilitaire et désormais renaissante, transporte avec elle les échos du passé industriel, tout en nourrissant ce paysage post apocalyptique de formes gelées dans une gestation éternelle. Chaque composant, qu'il soit mécanique ou organique, raconte une histoire de renouveau, figé dans une poésie visuelle transcendant les limites du temps.

Vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=IsjOBsZzxnM&t=9s















Détail de l'installation «Volcanahita» version N ° 2
Intégration de la brume et de l'encre noire





Détail de l'installation «Volcanahita» version N ° 2
Intégration de la brume et de l'encre noire

GERMINATIONS NOIRES

Exposition monographique
3Cinq, Centre d'art contemporain, Lille -France ,2023

Noir, comme l'écran de projection fantasmatique dédié à nos paupières lourdes et fermées, d'où aucun rêve n'émerge encore.
Noir, comme l'écran d'ordinateur qui n'est pas encore allumé mais qui, d'un geste, remplacera l'obscurantisme par la connaissance.
Noir, comme ce noir sidéral qui absorbe tout, même la lumière de nos vœux les plus justes et pieux.
Dans l'univers de Yosra Mojtahedi le Noir représente l'absolu, le rien et le tout, la vérité en toutes choses. Le noir est deuil de lui-même, s'il ne peut révéler la lumière et ses subtilités colorées, diffractées. Il est mystère, silence et sophistication. Il est l'élément éminent de toute mise en scène, des peurs enfantines comme des jeux adultes. Il incarne l'abnégation, le renoncement, le sacerdoce.

L'artiste prête au noir des intentions cachées dans les plis et replis de ses dessins, tels des indices nécessaires à la compréhension de ses installations. Le noir accompagne les protubérances palpitantes et odoriférantes, selon l'amorce des mouvements de certains éléments de ses sculptures-assemblages, sous la gouverne d'une action du spectateur impliquant une réponse. Le masculin se fond dans le féminin en un corps total, désirant et réactif, impulsant le désir chez le spectateur-acteur-voyeur. L'oeuvre-machine auto-érotique et auto-alimentée de ses propres ressources, se nourrit des stimuli externes tout en se suffisant à elle-même. Hermaphrodite, elle n'attend qu'un hâle, une caresse distraite pour s'activer.

Qui se souvient des corpuscules de Krause, ces capteurs sensoriels destinés à nous faire ressentir le froid, mais appliqués aux érectilités sexuelles, procurent du plaisir ? Des corpuscules dont on aimerait parsemer tout l'épiderme des corps des deux sexes, à des fins érotiques dans un premier temps, et sociaux dans un but ultime : la paix, enfin ! [1]
Stimulus-réponse : c'est ainsi que l'artiste envisage ses sculptures animées : en impliquant le désir vivant. Un corps à corps entre le geste désincarné et la matrice robotisée, où le viscéral se coltine le cérébral sans aucune possibilité d'en être extrait.
Sommes-nous, à ce titre, des machines amoureuses ? La normalisation du déni ignorantiste duquel le rôle des hormones entre le cerveau et les organes génitaux se pose en problème, au même titre que la rotondité de la terre, de son cycle autour du soleil.

Ombre dionysiaque et lumière apollinienne, le manichéisme n'est pas vain. Yosra Mojtahedi a l'intuition de la raison, comme au temps béni des surréalistes. De l'informe[2] au sens que Georges Bataille en fit la définition dans sa revue Documents, redéfini par Rosalind Krauss et Georges Didi-Huberman dans les années 90, présume du chemin à parcourir pour apprécier pleinement l'envergure du travail mené par l'artiste, afin d'en finir avec nos visions obsolètes du mécanisme qui induit l'érectilité de nos pensées comme de nos objets sub balteus.
De l'objet du désir, s'il l'est encore, à l'heure du tout abject, il en est question : érectilité mécanisée, senteurs synthétisées, corps végétalisé, minéralisé, démembré, réassemblé, déconstruit avec la nécessité de le repenser, à l'heure de l'après ; de l'après-tout-ce-qui-se-passera, de toutes les manières…

Christophe Wlaeminck

[1] Relire, à ce propos, l'épilogue des particules élémentaires de Michel Houellebecq, éd. Flammarion,1998.
[2] Georges Bataille, Documents 7, décembre 1929 : « affirmer que l'univers ne ressemble à rien et n'est qu'informe revient à dire que l'univers est quelque chose comme une araignée ou un crachat »).





Germinations Noires, Installation sculpturale, 450 x 450 cm, l'huile noir, bois, terre





Vue de l'exposition «GERMINATIONS NOIRES»
Au 3CINQ Centre d'art contemporain, Lille -France ,2023







LILITH

Installation sculpturale, mouvante et sonore, 2022
Terre Cuite, verre soufflé, latex, liquide, tuyaux, métal, pompes, haut-parleur

Production dans le cadre de la résidence PRIX WICAR
En partenariat avec Espace Le Carré - Les villes de Lille et Rome.

Sculptures en verre réalisées en collaboration avec l'atelier Vetromaghie de Nadia Festuccia, Rome- Italie
Son: Timothée Couteau
Voix : Hani Mojtahedy

***Prix Talents contemporains de la Fondation François Schneider**

Se fondant sur l'imaginaire du jaillissement et de la jouissance que lui inspirent les fontaines sur les places romaines, Yosra Motjahedi conçoit une œuvre matricielle. Son point de départ s'ancre dans les ouvrages d'anatomie et de dissections, où la pulsion scopique – de voir et de posséder l'autre par le regard – se confond avec celle libidinale. De sa rencontre avec la souffleuse de verre Nadia Festuccia, elle élabore une sculpture en circuit fermé où semblent transiter des fluides corporels et du lait maternel, si ce n'est celui de la louve légendaire à l'origine fratricide de Rome. Organes sans corps, fossiles mutants, écorchés ou peaux de silicone, flux et reflux activent alors une sculpture vivante, voire une mécanique du désir. L'aspect organique résulte d'une robotique, où le mou et le dur, l'animé et l'inanimé, le profane et le sacré s'interpénètrent dans une danse sensuelle de chairs, de matières, de câbles et de liquides.

La femme effraie, alors pour la tranquillité et l'ordre d'un monde organisé par les hommes, on la cache, l'enferme, lui refuse tous désirs. Iranienne, Yosra Motjahedi développe une œuvre polymorphe qui puise dans les pulsions libidinales matière à échauffer les instances patriarcales. Tout à la fois dark comme l'énergie sombre qui compose 70 % de l'univers et mélancolique comme le cri des Iranien·nes persécuté·es, son œuvre se veut un trait d'union entre les règnes pour mieux déstabiliser les frontières et les hiérarchies. De ses dessins enveloppants, dont les entrelacs et les motifs érotiques se projettent sur les sculptures, aux interactions avec la machine, ses œuvres hybrides s'animent afin de créer des espaces-temps déphasés, nous reconnectant paradoxalement avec le monde.

Texte écrit par Marion Zilio commisaire d'exposition L'Altra Roma, Espace le carré, 2023

Vidéo :









L’ ÉROSARBÉNUS

Installation / sculpture interactive, sonore et mouvante - 2020
Robot mou en silicone, terre cuite, liquide, air, tuyaux, haut parleur, ordinateur

Production: Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains
En partenariat avec l’Inria - Defrost (Deformable Robotic Software)

***Prix « Révélation Art Numérique ADAGP -2020 »**

« Cette pièce oxymore et novatrice, qui attire et repousse, fascine et alerte, dans un baroque technologique assumé, associe soft robotique et céramique, dessin et programmation, sculpture et sensations dans un geste artistique qui émerge de l’obscurité. » ©ADAGP

Les corps statuaires et sensuels de l’artiste franco-iranienne Yosra Mojtahedi rendent indistinctes les frontières séparant l’humain du non-humain, l’animé de l’inanimé, le mythologique du prospectif.
L’Érosarbénus, cette pièce oxymore et novatrice, attire et repousse, fascine et alerte dans un baroque technologique assumé.

Cette installation associe soft robotique, céramique et programmation, dans une sculpture qui émerge de l’obscurité. L’Érosarbénus est un corps hybride, sensuel et végétal sur lequel s’accrochent des robots déformables qui respirent et palpitent grâce à un système de souffle d’air (disposé dans le socle), pour transmettre la sensation de la vie et la sensualité d’un corps machine-humain qui appelle au désir.

On y perçoit un chant profond, des respirations, un souffle à écouter ainsi qu’une odeur sensuelle à ressentir.

Les fruits-organes de la sculpture sont des soft robots faits à partir d’un matériau souple, le silicone. Le silicone est utilisé pour créer une masse sculpturale pleine de cavités d’air qui se gonflent et se dégonflent par l’intermédiaire d’un système à air produisant des formes non conventionnelles. Les mouvements ainsi créés sont proches des mouvements musculaires humains.

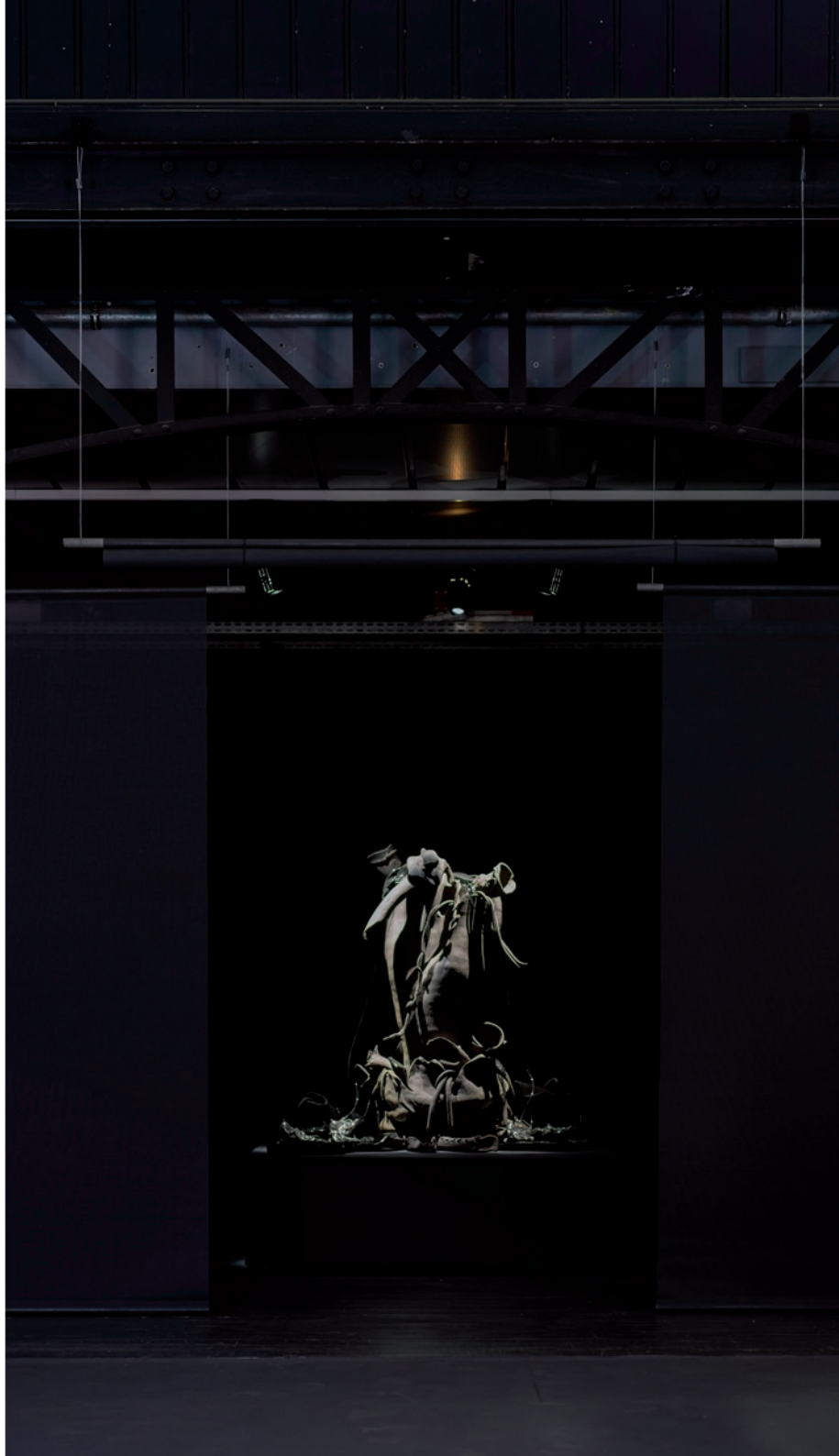
Ces fruits-organes ont une forme androgyne, «féminin - masculin», qui appelle au plaisir de toucher ou être touché. Le reste de la sculpture (base et branches) est en terre cuite.

On parle de plus en plus régulièrement d’hybridation, d’êtres à venir, de symbiose. Jusqu’où les nouvelles technologies créeront-elles de nouvelles formes de sensualité dans des vies artificielles ? Quels types de relations entretiendrons-nous avec elles ?

Hybridant la vie mécanique, organique et sensuelle, l’Érosarbénus concilie humanité et post-humanité, dans une œuvre sculpturale à la portée mythologique.

videos : https://www.youtube.com/watch?v=AZzP1qO4-GQ&t=23s
https://www.youtube.com/watch?v=v1g6v6YxnI8

** L’ Érosarbénus Composé de trois mots : Éros, arbre, Vénus*







Vue de l'installation «L' Érosarbénus» , Le Fresnoy, 2020



SEXUS FLEURUS

Installation / sculpture interactive et mouvante - 2021
Robot mou en silicone, peau, pierre, air, ordinateur, seringues, tuyaux, capteurs

En partenariat avec l'Inria - Defrost (Deformable Robotic Software)
Collaboration avec le scientifique Stefan Escaida Navarro

Sexus Fleurus est une sculpture hybride qui se situe à la croisée de l'art, de la science et de la soft robotic. C'est un corps organique, sensuel et androgyne qui explore la frontière entre l'humain et le non-humain à travers l'interaction avec le spectateur. Cette sculpture interactive et organique est conçue pour réagir au toucher, offrant une expérience où le contact physique déclenche des mouvements délicats et des palpitations dans ses formes souples. (Soft Robot)

Inspirée des organes du corps humain, Sexus Fleurus incarne un questionnement sur la place du corps dans notre société contemporaine, en abordant les problématiques de (dé)connexion avec la nature, la définition même de la vie et les tabous associés au corps humain. Ce projet interroge aussi l'évolution des relations entre l'humain et la machine, en anticipant un futur où les frontières entre le vivant et le non-vivant deviennent floues. Le travail puise dans le transhumanisme, où l'avenir des robots-humains et la fusion des technologies avec nos corps interrogent nos perceptions de l'identité, de la sensualité et du désir.

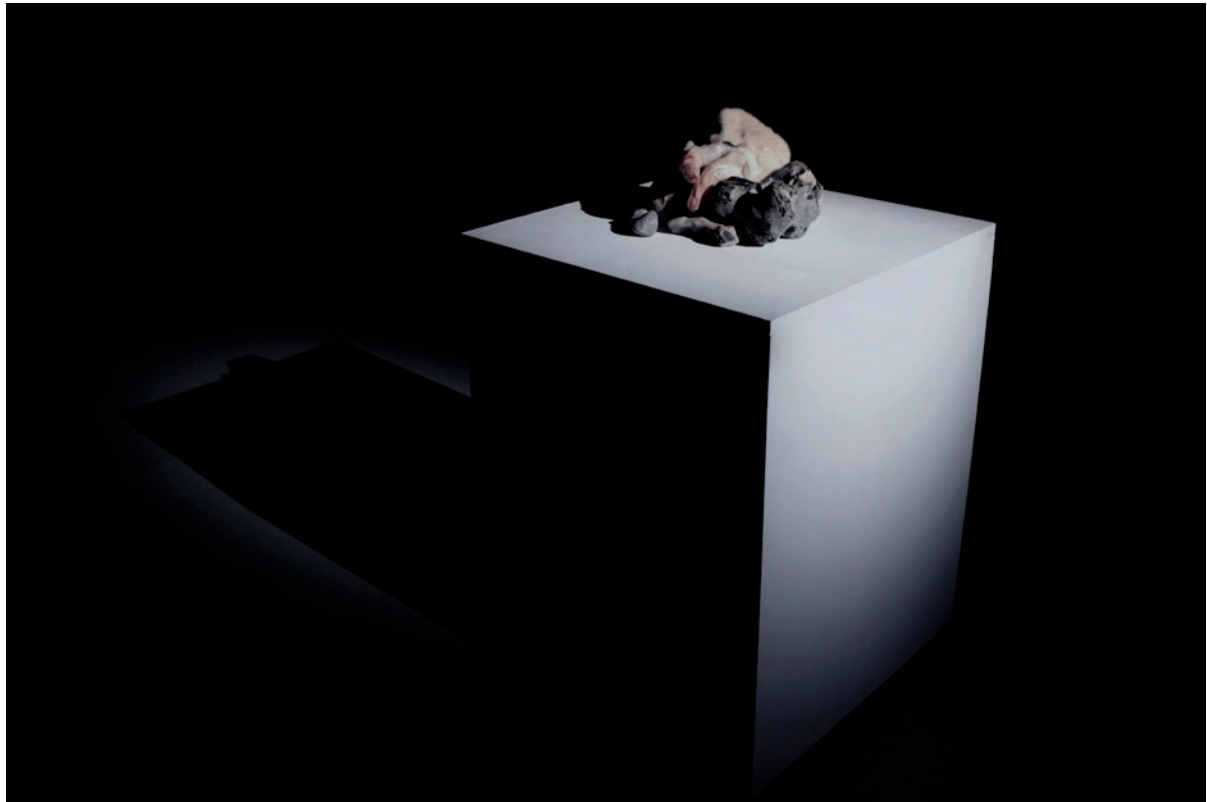
L'aspect interactif de l'œuvre est essentiel. Le spectateur devient acteur en touchant cette sculpture robotisé, florale-animal, déclenchant ainsi des réactions physiologiques dans la matière, comme un dialogue entre corps humain et corps-robot. Le pistil de la fleur, conçu pour bouger et respirer sous les caresses, symbolise la transformation du désir et la redéfinition du contact humain dans un monde où l'intelligence artificielle et la robotique deviennent omniprésentes.

Ce corps hybride soulève plusieurs questions : Quel sera l'avenir des interactions entre humains et machines ? Les robots organiques deviendront-ils des extensions de notre propre corps ? Jusqu'où ces technologies brouilleront-elles les frontières entre l'organique et le mécanique, entre le sensible et l'artificiel ?

Vidéo :

https://www.youtube.com/watch?v=wlDTTQ13j08&ab_channel=YosraMojtahedi







Vue de l'installation «Sexus Fleurus» Teators Del Canal - Madrid 2023



Vue de l'installation «Sexus Fleurus» Teators Del Canal - Madrid 2023

VITAMORPHOSE

Installation / sculpture interactive mouvante - 2019
Silicone, Plâtre, Haut parleur, Ordinateur, Moteur robot

Production : Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains

Vitamorphose est une installation sculpturale et sonore qui instaure une relation corporelle avec le spectateur. Elle réunit des formes organiques et minérales, créant un objet à la fois vivant et inerte, abstraction de corps humains et d'animaux, dans un univers autant poétique qu'ironique. Ses formes sont également une allusion à Vénus, la déesse de l'amour, de la séduction, de la beauté féminine et de la civilisation.
Elle unit le feu mâle à l'eau femelle, pour donner la vie. Elle parle aussi de censure en montrant des pierres et des rochers détournés en organes sexuels féminins et masculins. Vitamorphose est une sculpture robotisée, constituée de matières souples, qui réagit aux autres êtres vivants : leur simple présence va en modifier la structure. Ainsi cet objet qui semble immobile et éteint donnera parfois des « signes de vie ».

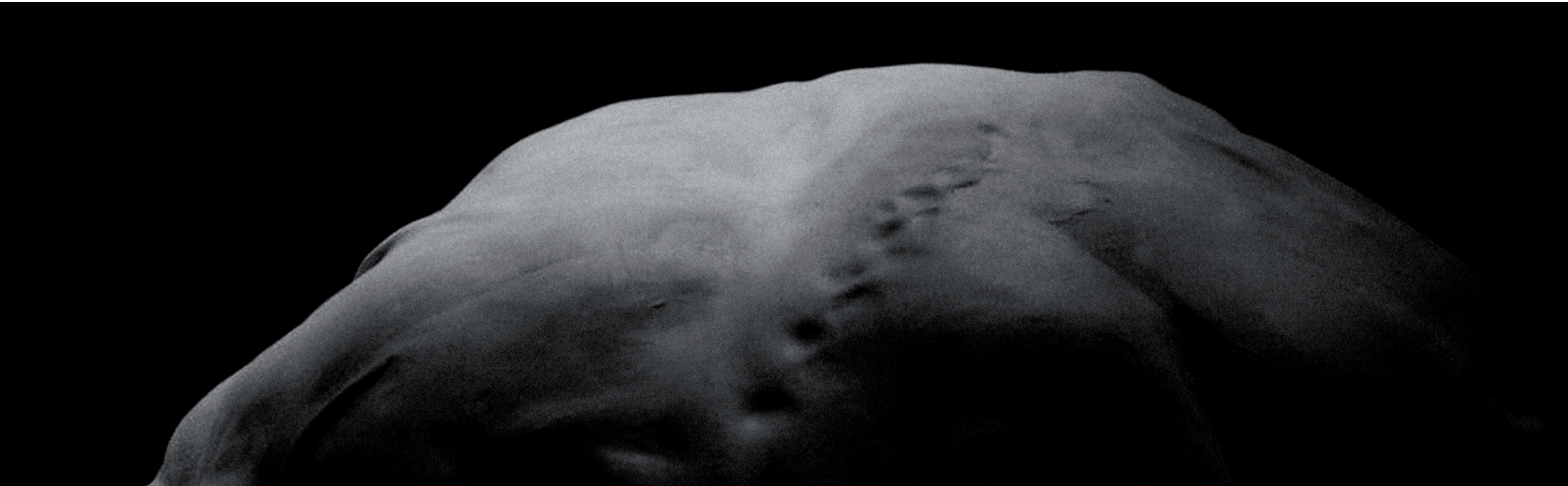
videos :

https://www.youtube.com/watch?v=xj7JfT38AFU

https://www.youtube.com/watch?v=J4oUe-3LW2c

https://www.youtube.com/watch?v=TiQ8BAMZqwI

https://vimeo.com/382891994



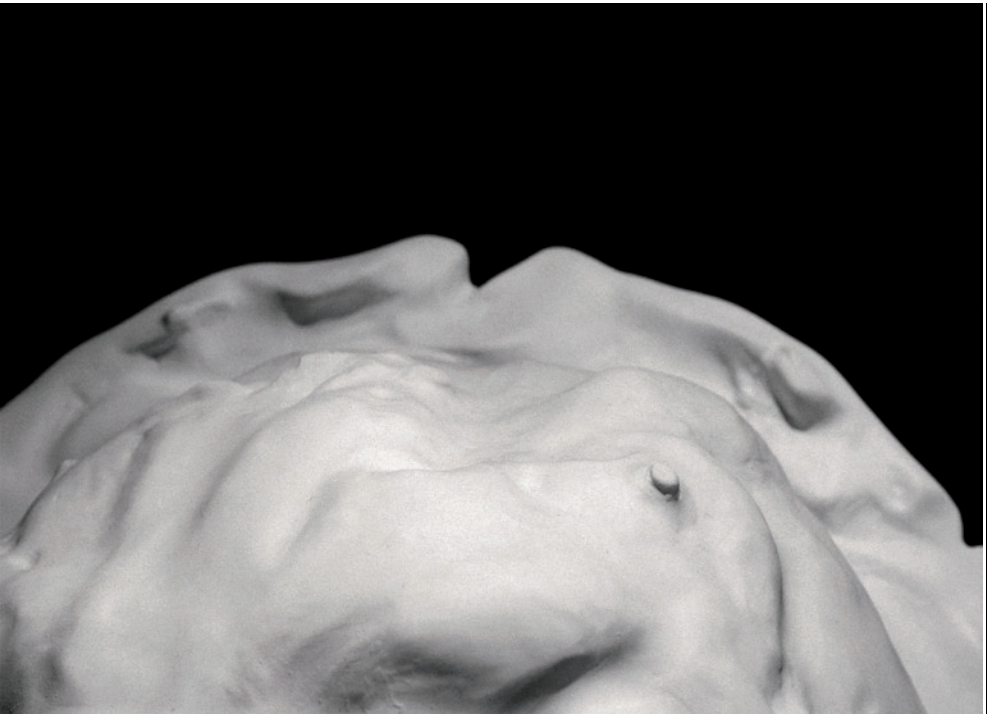
«Lorsque l'on pénètre l'obscurité qui abrite vitamorphose, on fait face à un monolithe difforme qui nous attire inexorablement vers la vie de ses formes moulées en polymèrerobotisé. Vitamorphose est une installation sculpturale et sonore avec laquelle le visiteur établit une relation inconsciente et complice. Une sculpture qui interagit si bien avec son visiteur, en respirant et bougeant, qu'il ne pourra résister à avancer rapidement la main pour en toucher la texture et les formes cachées.

Il découvre un téton, une anfractuosité, une saillie, une poitrine et peut-être aussi un sexe ou une fossette qui palpite sous sa main. Une expérience avec l'objet, sa matière, sa forme et sa vie. Si cette sculpture n'est pas forcément faite pour être palpée, l'attitude de l'oeuvre même qui émerge de l'obscurité brise les tabous et établit tout de suite une relation inconsciente avec ses visiteurs qui ont envie de briser les interdits.»

Jean-Jacques Gay (curateur en média art et journaliste)

Article publié en avril 2020 : Artension - revue d'art contemporain







COMME LES NUAGES SUR LE DOS DES CAILLOUX

Série photographie
Impression sur voiles, tapis.
Dimensions variables
2022

La série *comme les nuages sur le dos des cailloux* est une série photographique du corps de l'artiste et des robots mous détachés de l'oeuvre «L'Érosarbénus».
L'*Érosarbénus* est une œuvre hybride et polymorphe où nos sens, tant visuels, olfactifs que tactiles sont invités à vivre une expérience en temps réel dans une installation où l'hybridité "corps-nature-machine" apparaît. .

Cette série a été crée à l'occasion du «*Prix la Révélation Art numérique - Art vidéo»* attribué en 2020 à l'artiste Yosra Mojtahedi pour l'ensemble de sa démarche et plus particulièrement pour l'oeuvre L'Érosarbénus.

Le jury a tenu à mettre en lumière cette œuvre protéiforme et dense, dont le face à face homme/machine, vecteur d'une hybridation esthétique forte, répond à nos rapports futurs avec les mondes numériques :

> *« Cette pièce oxymore et novatrice, qui attire et repousse, fascine et alerte, dans un baroque technologique assumé, associe soft robotique et céramique, dessin et programmation, sculpture et sensations dans un geste artistique qui émerge de l'obscurité. »* ADAGP

C'est cette sensualité et ce corps hybride, à l'androgynie végétale, qui se déploient dans *Comme les nuages sur de dos des cailloux* sous la forme de multiples membranes (voiles de tissu et tapis imprimés, cuir charnel et métal machinique). Le récit fragmentaire d'un corps en perpétuelle mutation dans l'espace se dessine, suggéré par des transformations organiques naturelles et artificielles.

«Autour d'une réflexion sur le corps représenté et reproduit, c'est une démarche artistique et politique qui s'offre à nous. Un dialogue poétique s'installe entre chair de l'image, transparences et apparitions fantomatiques, sensualité des corps machiniques au repos, pour créer un corps-mémoire et proposer un temps d'appréhension ambiguë de ce corps à travers de grands formats, comme autant de paysages à traverser.
Ce travail d'échelle est aussi un élément important qui ici questionne la place du regard porté sur le corps, féminin ou androgyne et ses rapports à des contextes contemporains artistiques et politiques.
Le titre *Comme les nuages sur le dos des cailloux* est extrait des poèmes écrits par l'artiste et vient affirmer toute la densité de sa pratique et l'intensité de son engagement à toujours imaginer des possibles hybrides.»



«Hermaphrodite»

Photographie numérique, Impression sur voile
120 x 1800 cm, 2022



Vue de l'exposition monographique «Comme les nuages sur le dos des cailloux», ADAGP - Paris 2022



«Le fleuve blanc de son corps»

Photographie numérique de Robot mou avec le corps de l'artiste
Impression sur voile, 270 x 400 cm, 2022



«L’os se nourrit de ton sourire perlé»

Photographie numérique de Robot mou avec le corps de l’artiste
Impression sur voile, 270 x 180 cm, 2022



«Anahita»

Photographie numérique
Impression sur voile, 274 x 290 cm, 2022



«Le ciel n’est pas bleu»

Photo montage (photographie numérique
Impression sur tapis, 200 x 300 cm, 2022



«Germination d'un blé noir»

*Photo montage (*Photographie numérique)
I*mpression sur voile, 270 x 400 cm, 2022*

BINARIUS CORPUS

Installation Sculpturale et mouvante – 2023
Terre cuite, verre soufflé, latex, liquide, eau, sel, tuyaux, pompe, métal

Sculptures en verre réalisées avec l'atelier Vetromaghie de Nadia Festuccia dans le cadre du Prix – Wicar, résidence de création de la ville de Lille à Rome

Binarius Corpus est un corps-fontaine, ou une machine organique, constituée de sculptures en céramique et en verre, évoquant un paysage hybride : un hymne à la vie, une célébration de l'essence même de l'existence.
À travers ses formes organiques et ses matériaux, «Binarius Corpus» nous invite à contempler la source et l'origine de la vie.

Un fluide blanc jaillit de cette sculpture, évoquant les liquides corporels où naissance et désir s'entremêlent. En observant «Binarius Corpus», nous sommes conviés à méditer sur notre existence, où le profane et le sacré se rejoignent dans un mouvement intemporel.

Vidéo:
https://www.youtube.com/watch?v=83iPKVsfGLw





Vue de l'exposition «La chaleur du Noir», 3cinq, centre d'art contemporain - Lille 2023



Vue de l'exposition «La chaleur du Noir», 3cinq, centre d'art contemporain - Lille 2023

VENA ROSA

Installation / sculpture interactive et mouvante - 2022
Silicone, peau, pierre, air, seringues, tuyaux, capteurs, ordinateur, soft robots (robots moues)

En partenariat avec l'Inria - Defrost (Deformable Robotic Software)
Collaboration avec le scientifique Stefan Escaida Navarro

VENA ROSA est un corps, un espace féminin, une chair, une fleur sensuelle, une réflection animale et humaine au désir d'être / touché.

Elle explore différents domaines de l'art, de la science et de la soft robotic.

Une forme végétale et florale inspirée des organes du corps humain, mais ancrée dans notre époque contemporaine et ses problématiques, complexes : la (dé)connexion avec la nature, la définition de la vie et de l'«être vivant », l'anthropologie, le corps humain et ses tabous, et la manière dont l'Homme répond à une forme sensuelle dans un espace public. Ce projet s'inscrit à la fois dans l'histoire des vivants ou des non-vivants, ainsi que dans nos réflexions actuelles par rapport au corps et au désir, et les limites imposées par les lois dans les société qui change notre nature physique des pistils: une relecture d'anciens mythes, une remontée à la source féminine.

VENA ROSA est une sculpture florale-humaine qui propose au spectateur une expérimentation autour du toucher.

Cette sculpture semble inerte. L'organe de fleur, elle commence à se mouvoir de temps en temps. Les mouvements s'arrêteront à certains moments, et si le spectateur se permet de toucher et caresser le pistil-organe, il commence à bouger et palpiter plus rapidement.



RELIQUIAE MIRABILIS

Sculpture interactive, art numérique et dessins augmentés

Une oeuvre née d'une collaboration avec Yosra Mojtahedi et Scenocosme : Grégory Lasserre & Anaïs met den Ancxt

Partenaires et soutiens à cette création
- Région Auvergne Rhône-Alpes [SCAN] Soutien à la Création Artistique Numérique
- Ville de La Teste de Buch
- Ville de Saint Etienne
- Association accès-s cultures électroniques (Pau)
- Fées d'hiver - Centre de création d'Arts Numériques



Les arbres respirent, transpirent... Leurs sèves ruissellent... irrigant leurs corps des éléments nutritifs nécessaires à leurs systèmes de défense.
La sève se transforme en résine, puis cicatrise l'arbre lorsqu'il se blesse. Cet exsudat végétal est un mucus nécessaire à la défense et la vie de l'arbre .Il est fascinant de constater que les arbres ont la faculté de transporter la sève et l'eau de la terre à des hauteurs vertigineuses par un mécanisme qui résulte uniquement de la transpiration des feuilles via la photosynthèse par l'apport de l'énergie du soleil.

Les liquides des corps sont essentiels à la vie, à la croissance. La sève irrigue les végétaux. Le sang irrigue nos corps. Les liquides nourrissent les âmes et l'existence. Le lait qui coule du sein des femmes, l'eau nourricière de la terre mère, l'élixir de vie, les sentiments, les larmes, l'amour avant la mort. Car lorsque la sève et le sang s'écoulent hors des corps, la souffrance suinte, s'extirpe de l'être, la vie s'évapore lentement et inexorablement.

L'oeuvre évoque les relations à la vie et aux blessures.
Sa noirceur est d'ébène mais comme le phénix, elle renaît de ses cendres telle une forêt incendiée prête au renouveau.

Cette sculpture interactive est réalisée à partir de branches d'arbres mortes prélevées dans la forêt. L'arbre sculpture ainsi reconstitué reprend vie symboliquement. Un dispositif interactif (ordinateur + microcontrôleur + capteurs + pompe à eau) fait s'écouler un liquide olfactif, le long de son écorce extérieur et de ses entrailles, de sa cime jusqu'à ses racines qui baignent dans un réceptacle.
Le liquide suinte, perle, ruisselle minutieusement, lentement ou rapidement en fonction de l'approche des publics.
Un délicat parfum charnel et floral s'en échappe délicatement.

-Un grand dessin en noir et blanc fait face à la sculpture.
Il représente des hybridations entre corps humains et formes végétales.
-Un dispositif de vidéoprojection à l'arrière du dessin vient augmentée le dessin par des matières liquides et incandescentes. Les matières se superposent au dessin. Des mouvements organiques palpitent et s'entremêlent à la texture du dessin. L'ensemble des mouvements est corrélé à des sonorités impulsées par le système audio du dispositif.
-Les sons organiques évoquent bruissements et respirations, des résonances proches de la sensualité.
-Lorsque le spectateur s'approche de l'arbre sculpture, il révèle et réveille l'œuvre
Sculpture interactive un liquide saigne de l'arbre. Des bruissements organiques se font entendre.
Des effluves de parfum délicat s'en échappent. Les éclairages qui surplombent l'oeuvre tournoient et font danser ses ombres dans la pièce.

Dessin augmenté le dessin s'anime lorsque la sculpture arbre évolue.
Lumières et ombres des matières vidéo liquides se superposent délicatement au dessin réel.

Inspirations:

Arbres et forêts ont un lien au sacré et aux secrets.
Les corps des arbres ont des similitudes avec les humains, leurs systèmes d'irrigation des corps, leurs systèmes de défense, leurs vulnérabilités.
Ces corps terrestres qui pointent vers le céleste, qui s'élèvent vers le haut, vers le ciel.
Cette oeuvre propose un dialogue poétique, sensuel, sensoriel et sensible avec les spectateurs.







TOMBÉE DU CIEL

Sculpture / Installation - 2018
Résine, vidéo projecteur

Un rocher repose sur un lit de lumière, flottant dans l'air, sombre, énigmatique, comme venu d'un autre monde. Face à nous, tombé du ciel, un objet céleste : une météorite.

Ces fragments de l'univers murmurent l'histoire de la naissance du système solaire et des planètes, dont la nôtre. Elles portent en elles le secret de nos origines, recelant les molécules organiques qui ont permis l'apparition de la vie. Longtemps, elles furent aussi la seule source de fer, ce métal rare et précieux, pour l'humanité.

Inspirée par les matières naturelles — pierres, rochers, cailloux — qui dérivent dans les eaux sombres ou l'espace infini, cette œuvre convoque des formes organiques, baignées dans une pénombre crépusculaire, en quête de lumière et de naissance.

« Tombée du ciel » dévoile une sculpture à l'allure de météorite, faite de résine et enveloppée d'une fine poussière de fer, forgée au cœur des étoiles. Elle semble contenir en elle toute l'immensité du cosmos.

Le spectateur est invité à s'en approcher, à la toucher. En observant attentivement, il découvre une lueur : une lentille, semblable à celle des télescopes ou des microscopes, ouvre une fenêtre vers l'intérieur. Là, dans la masse immobile, apparaît une forme, un mouvement subtil, une ondulation poétique : la naissance d'un être, fragile et vibrant, projeté dans la lumière.

Issue de l'infiniment grand, cette météorite transporte en son cœur une étincelle infiniment petite, promesse de vie à venir.



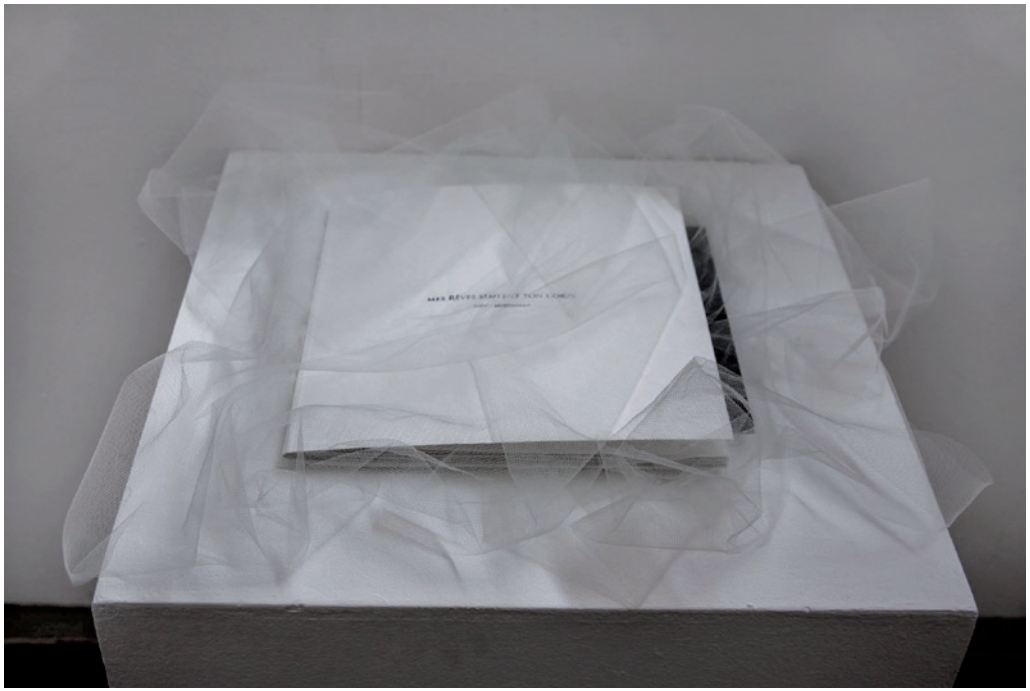




Extrait de la vidéo visible à l'intérieur de la météorite.

MES RÊVES SENTENT TON CORPS

Livre d’art olfactif - 2018
Images imprimées sur papier, coton parfumé / 30*30 cm
«Touche mon obscurité»









«Les fleurs du printemps, jouissant à la naissance d'un merle noir» / Encre sur papier / 244 x 140 cm / 2020

ELÉVATION

Série de dessins / Encre sur papier 2018 - 2023

Les formes végétales et organiques flottent dans un espace blanc, évoquant à la fois les nuages des bombes atomiques, les éruptions volcaniques et la genèse de la vie microscopique : explosions florales, rochers en lévitation, fragments de corps en fusion.

Corps arbre, corps- homme, corps-femme, corps-minéral, corps-poétique, corps-politique...

L'apparition des arbres, des fleurs et les pierres sont détournés et déformés en organes humaines, féminins et masculins. Il y a une hybridation de chair et l'ose.

L'abstraction des figures et des plantes est un message politique indirect sur la censure : j'ai détourné et déformé les fleurs et les pierres en organes sexuels féminins et masculins, procédé dont la technique est inspirée par les miniatures persanes, qui montrent un univers à la fois poétique et ironique.
Cette série de dessins représente également le début et la fin de la vie, la naissance et la mort.

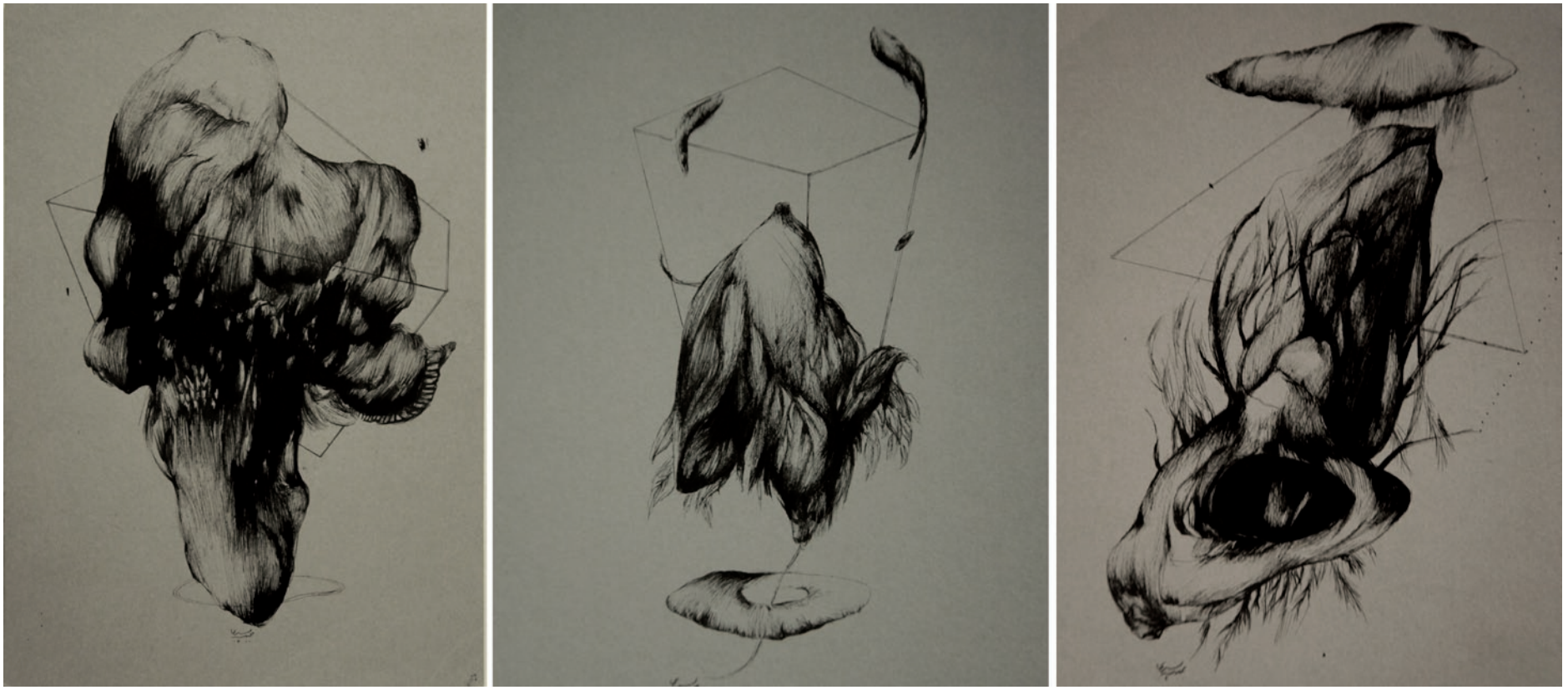
L'élévation entre la fin et le début est un temps suspendu .



Je sculpte l'ombre qui sort de la lumière.



Expansion/ Encre sur papier/ 76x 188 cm/ 2019



«Jouissance en hauteur », Encre sur papier ,17 x 21 cm, 2022
«Sein-oiseux», Encre sur papier ,17 x 21 cm, 2022
«Nid», Encre sur papier ,17 x 21 cm, 2022



LIENS, PUBLICATIONS, VIDÉOS

Arte TV :
- www.arte.tv/fr/videos/094929-021-A/yosra-mojtahedi/

Weo TV:
- https://www.weo.fr/video/germinations-noires-lart-contemporain-a-lille/

Présentation :

- https://www.youtube.com/watch?v=sSQy3eTA3Nc&ab_channel=YosraMojtahedi

Teasers des Oeuvres:

- https://www.youtube.com/watch?v=QS-LW38c_xA
- https://www.youtube.com/watch?v=kItytfxR7ng&t=10s
- https://www.youtube.com/watch?v=xj7JfT38AFU&ab_channel=LaVillette
- https://www.youtube.com/watch?v=v1g6v6YxnI8&ab_channel=YosraMojtahedi
- https://www.youtube.com/watch?v=kItytfxR7ng&t=3s&ab_channel=YosraMojtahedi
- https://www.youtube.com/watch?v=J4oUe-3LW2c&ab_channel=YosraMojtahedi
- https://www.youtube.com/watch?v=wlDTTQ13j08&ab_channel=YosraMojtahedi

PRESSE, DOCUMENTATION

CHARLIE HEBDO

«Noir c'est noir»
N 1589, 07 Janvier 2023

L'artiste iranienne Yosra Mojtahedi a exposé au 3Cinq, à Lille.
Ce lieu de plus de 250 m² dédié à l'art contemporain a ouvert l'an passé espère s'imposer grâce à des œuvres originales et interpellent les visiteurs.
C'est dans cet optique que le travail de Yosra Mojtahedi s'inscrit.
Le Noir, une couleur sombre qui n'inspire pas la gaieté, prend vie pour parler des combats féministe des iraniennes. Pour l'artiste son art est politique. Elle veut désacraliser le corps des femmes et interroge la place de la féminité dans la religion et la société. Son œuvre est à hymne à la liberté. Pas certain que ce désir soit entendu à des des milliers de kilomètres. Le Mollat est apparemment sourd ou... juste con!



LE CALME & LA TEMPÊTE

propos recueillis par Gabriel Soucheyre

Entretien avec Yosra Mojtahedi

Mon prénom, Yosra, porte en persan la signification du calme qui succède à la tempête, mais je m'identifie davantage à la tempête qui éclate après la quiétude. L'âme et le corps en quête d'une identité sans limites.

J'ai vu le jour à Téhéran, fruit de l'union entre une mère perse et un père kurde, originaire du Kurdistan iranien. Cette double appartenance culturelle forge mon lien profond avec cette terre. Les circonstances de la rencontre entre mes parents demeurent un mystère que j'ai choisi de préserver, préférant laisser intact le voile qui les entoure. En revanche, mon intérêt se porte intensément sur la vaste famille kurde, religieuse, soufie avec ses patriarches et ses ancêtres du Kurdistan. Une lignée qui a joué un rôle spirituel essentiel auprès de ce peuple pendant plus de trois siècles, incarnant une lignée d'imams sunnites.

La religion, loin d'être une pratique omniprésente au sein de ma famille, revêtait davantage la forme d'un héritage culturel.

Ainsi, dans mon enfance, un flot incessant de questions traversait mon esprit. Où se cache la vérité ? À l'école, on cherchait à nous inculquer que la religion, c'est ce qui permet à chacun de s'élever, de devenir un être bon. Aspirant à découvrir, à comprendre les différences des religions, je me suis lancée très jeune dans une quête profonde, explorant quelque chose de plus puissant que nous sur cette Terre.

J'observais une seule religion au sein de ma famille et celle que l'école nous enseignait, mais des disparités marquées existaient entre les deux.

Je me suis mise à penser : si l'origine, la source, est unique, pourquoi des conflits persistants dans ce monde ? Si tous les humains ont une origine commune, quelle que soit leur religion, l'essentiel réside dans cette source. J'ai donc abandonné la vision à travers le prisme d'un islam ou d'un autre pour contempler la source elle-même.

Le mot « Dieu », vaste et masculin, créature, trouble mon esprit de petite fille. Une question essentielle sur celui qui a insufflé la vie en tout. Il convenait d'éviter de sonder trop profondément les mystères de la création et l'énigme de la présence éteinte, car au-delà, se dessinait rapidement la frontière du sacrilège envers le divin.

Dans l'héritage paternel, après la révolution de 1979, la génération de mes oncles n'a pas continué la tradition de la guidance sunnite. Chez mon père, la musique et la poésie persistaient comme des prières sacrées. Son esprit libre m'a ouvert les yeux sur le monde.

À l'école, réservée mais questionneuse, je dérangeais par mon refus d'accepter tout ce qui m'était imposé en Iran. L'expression de soi était limitée. La colère bouillonnait en moi, car la religion dictait beaucoup, et même en tant que non croyante, je devais respecter ses règles.

C'était une école exclusivement féminine, la séparation entre filles et garçons étant de mise. Ainsi, à l'âge de 14 ans,

THE CALM AND THE TEMPEST

My first name, Yosra, is Persian for the calm that follows the storm, but I identify more with the storm that breaks after the calm.

I was born in Tehran, the fruit of the union between a Persian mother and a Kurdish father from Iranian Kurdistan. This dual cultural background forged my deep bond with this land. The circumstances of my parents' meeting remain a mystery that I have chosen to preserve, preferring to leave the veil that surrounds them intact. On the other hand, my interest is intensely focused on the extensive Kurdish family, religious and Sufi, with its patriarchs and ancestors from Kurdistan. A lineage that has played an essential spiritual role for this people for over three centuries, embodying a lineage of Sunni imams.

Far from being an omnipresent practice in my family, religion was more in the form of a cultural heritage.

So, as a child, a never-ending stream of questions ran through my mind. Where does the truth lie? At school, we were taught that religion is what enables us to grow, to become good people. Aspiring to explore and understand the differences between religions, I started a profound quest at a very young age, exploring something more powerful than us on this Earth.

There was only one religion in my family and the one we were taught at school, but there were significant disparities between the two.

I began to think: if the origin, the source, is unique, why are there ongoing conflicts in this world? If all human beings have a common origin, whatever their religion, the essential thing is that source. So I gave up looking at things through the prism of one Islam or the other and turned to the source itself.

The word «God», vast and masculine, creature, disturbed my little girl mind. An essential question about the One who breathed life into everything. It was important to avoid sounding too deeply into the mysteries of creation and the enigma of the extinguished presence, because beyond that, the borderline of sacrilege towards the divine was quickly drawn.

In my father's legacy, after the 1979 revolution, my uncles' generation did not perpetuate the tradition of Sunni guidance. With my father, music and poetry persisted as sacred prayers. His free and open mind opened my eyes to the world.

At school, reserved but questioning, I disturbed people by refusing to accept everything that was imposed on me in Iran. Self-expression was limited. Anger was brewing inside me, because religion dictated so much, and even as a non-believer, I had to abide by its rules.



Yosra Mojtahedi, Teheran, Iran, 1994 © Photo : Mohammad Hadi Mojtahedi

l'altérité masculine devenait complexe, presque inacceptable. Les relations avec le « masculin », à cet âge délicat, étaient teintées d'interdits. Tout restait confiné au monde féminin, engendrant mystères et questionnements profonds sur l'autre.

Cette situation suscitait le désir de s'évader, d'explorer des territoires interdits pour comprendre et découvrir. C'était comme si un voile nous disait : « Il y a quelque chose derrière, mais tu ne dois pas y aller. » La frustration résultant de cette interdiction incitait à outrepasser les règles et à explorer malgré les sanctions.

L'école devenait ainsi un champ de bataille constant, un lieu où, à cet âge où l'on apprend, où le corps et les idées évoluent, se forgeait une connexion avec le monde. Une période où l'on devient femme, où les questionnements sur ce qui se trouve au-delà de la famille, au-delà de ce qui nous est enseigné, sont omniprésents. Suivre les règles assurait une vie sans problème, conforme aux autres, mais sortir de ce cadre générait une colère bouillonnante. Certains livres nous étaient interdits, une réalité insupportable, mais je lisais en cachette, je dessinais en cachette. Ma mère ne devait pas savoir que je m'adonnais à des lectures aussi audacieuses que celles

It was an all-girls school, with girls and boys kept separate. So, at the age of 14, male alterity became complex, almost unacceptable. Relationships with the «masculine», at this delicate age, were marked by prohibitions. Everything remained confined to the feminine world, giving rise to mysteries and profound questions about the other.

This situation gave rise to a desire to escape, to explore forbidden territories in order to understand and discover. It was as if a veil was telling us: «There's something back there, but you mustn't go there». The frustration resulting from this prohibition prompted us to break the rules and explore despite the sanctions.

School thus became a constant battleground, a place where, at that age when we are learning, when our bodies and ideas are evolving, we were building a connection with the world. A time when you become a woman, when questions about what lies beyond the family, beyond what we are taught, are omnipresent. Following the rules ensured an unquestioning life, conforming to others, but stepping outside this framework generated boiling anger. Certain books were forbidden to us, an unbearable reality, but I read in secret, I drew in secret. My mother wasn't to know that I was indul-



Atelier de l'artiste, Tehran-Iran, 2010 © Tous droits réservés

de Jean-Paul Sartre ou de Sadegh Hedayat, explorant les écrivains existentialistes.

À quinze ans, le moment crucial de choisir le premier pas vers mon avenir s'annonçait. Progressivement, guidée par mon père, j'ai réalisé que l'art est une porte vers un monde, sans frontières ! Il me semblait aussi que l'art constituait une ouverture vers l'émerveillement et un monde dépourvu de limites.

Mon père, bienveillant mais éclairant les défis à venir, m'a encouragée dans cette décision.

Ainsi, pour les trois dernières années de lycée de beaux-arts, je me suis aventurée sur cette voie, une révélation où le pinceau et le crayon devenaient des instruments pour créer non seulement des œuvres, mais surtout pour exprimer ce que je ressentais et n'arrivais pas en parler de vive voix !

Au lycée, affronter ma mère lors de mes débuts en peinture, avec l'odeur forte de la térébenthine et les taches éparpillées dans la maison, fut un défi. J'ai transformé un coin de notre garage en refuge, nettoyant méticuleusement chaque mètre carré, posant un petit tapis au sol avec le message clair : « mon lieu sacré. » C'est devenu mon sanctuaire, mon atelier

ging in such daring reading as Jean-Paul Sartre or Sadegh Hedayat, exploring existentialist writers.

At the age of fifteen, the crucial moment of choosing the first step towards my future loomed large. Gradually, with the help of my father, I realized that art is a gateway to a world without borders! It also seemed to me that art was a gateway to wonder and a world without limits.

My father, benevolent but clear about the challenges ahead, supported me in this decision.

So, for the last three years of art school, I ventured down this path, a revelation in which brush and pencil became instruments not only for creating art, but above all for expressing what I felt and couldn't say out loud!

In high school, confronting my mother when I started painting, with the strong smell of turpentine and the stains scattered around the house, was a challenge. I turned a corner of our garage into a refuge, painstakingly cleaning every square metre, laying a small rug on the floor with the clear message: «my sacred place.» It became my sanctuary, my secret studio, an inviolable space where I began to draw and be free.

secret, un espace inviolable où je commençais à dessiner et à être libre.

Ensuite, l'entrée à l'université s'est révélée être une décision audacieuse, ponctuée par un concours ardu. À cette époque, l'art était souvent relégué à une activité de loisir, et je suis devenue comme « la rêveuse. »

Les arts plastiques à l'université embrassaient la peinture et la sculpture, m'orientant progressivement vers le chemin de la peinture. Avec l'obtention de mon master, l'opportunité d'enseigner et de collaborer avec des galeries s'est présentée très tôt, dès la fin de mes études secondaires. Une tentative de participer à un festival d'art a abouti à un refus, mais a ouvert la voie à la découverte d'un groupe dissident, un contre-groupe formé par des artistes rejetés du festival. Cette idée m'a enchantée, conduisant à une exposition en opposition à l'événement officiel, une expérience marquante et ma première exposition.

Jusqu'à l'âge de 27 ans, je naviguais dans le monde de l'art, envoyant mes créations dans des galeries à travers le monde, de la Turquie à Dubaï, d'Abu Dhabi à l'Allemagne. Ma passion pour le dessin persistait.

Mes peintures, à l'apparence de dessins monochromes, ont évolué au fil du temps. J'incorporais des figures, des corps de femmes, des couleurs, des fleurs, superposant des couches multiples jusqu'à recouvrir l'ensemble d'une teinte noire. Je n'avais pas conscience du processus qui transformait mes toiles en une toile noire, laissant finalement peu d'éléments perceptibles, à l'exception d'une bouche fermée par une fleur et des yeux dévoilés.

Mes toiles, telles des étendues infinies, ont embrassé l'obscurité, un noir grandissant qui étreignait quelques éléments de corps féminins. C'est ainsi, dans cette évolution mystérieuse et captivante, que le noir s'est insinué dans la trame de mon travail, envoûtant et révélant les contours d'une féminité subtile.

Cet obscur mystère, ce noir qui interrogeait, s'est mué en ma signature artistique, une reconnaissance née des figures dissimulées sous son voile ténébreux. C'était la censure qui me conduisait, énigmatique, sans que je le sache.

Le Noir revêtait une dimension politique dans mon œuvre : une forme d'autocensure.

À l'époque où je transmettais les subtilités de l'illustration à l'université, je ressentais le poids de l'entrave, malgré la vente de mes œuvres dans les galeries. L'étroitesse de cet espace artistique m'a poussée à quitter les limites connues, à chercher dans l'art la porte qui mènerait à ma liberté. Ainsi, j'ai pris la décision de quitter mon pays.

Going to university turned out to be a bold decision, with a tough competitive exam. At that time, art was often considered a leisure activity, and I became known as 'the dreamer'.

Fine arts at university included painting and sculpture, gradually leading me down the path of painting. The opportunity to teach and work with galleries surfaced very early on in my secondary education, when I obtained my Master's degree. An attempt to take part in an art festival ended in rejection, but paved the way for the discovery of a dissident group, a counter-group formed by artists rejected from the festival. I was enchanted by this idea, which led to an exhibition in opposition to the official event, a life-changing experience and my first exhibition.

Until the age of 27, I moved around the art world, sending my works to galleries all over the world, from Turkey to Dubai, from Abu Dhabi to Germany. My passion for drawing endured.

My paintings, which looked like monochrome drawings, evolved over time. I incorporated figures, women's bodies, colours and flowers, superimposing multiple layers until the whole was covered in a black tint. I was unaware of the process that was transforming my works into a black canvas, leaving few perceptible elements except for a mouth closed by a flower and eyes revealed.

My paintings, like infinite spaces, embraced darkness, a growing blackness that captured elements of the female body. And so, in this mysterious and captivating evolution, black crept into the fabric of my work, bewitching and revealing the contours of subtle femininity.

This obscure mystery, this blackness that questioned, became my artistic signature, a recognition born of the figures hidden beneath its tenebrous veil. It was censorship that led me, enigmatic, without my knowing it.

Black had a political dimension in my work: a form of self-censorship.

At the time when I was teaching the subtleties of illustration at university, I felt the weight of the restrictions, despite the fact that my work was being sold in galleries. The narrowness of this artistic space pushed me to leave the known limits, to use art to find the door that would lead to my freedom. So I decided to leave my country.

Art, as a guide to freedom, seemed at first to be the key I'd been hoping for. However, in the light of the limitations imposed, I realized that it was time to move on. And so began this great journey, an adventure initiated by this crucial decision, an escape into the unknown.



Yosra Mojtahedi, *Les fleurs du mal sont l'Etang de l'Hiver* (2020), encre sur papier © Tous droits réservés

L'art, tel un guide vers la liberté, m'a d'abord semblé être la clé tant espérée. Cependant, à la lumière des limitations imposées, j'ai réalisé qu'il était temps de tourner la page. Ainsi a débuté ce grand voyage, une aventure initiée par cette décision cruciale, une évasion vers l'inconnu.

C'était une renaissance, une deuxième vie, dans laquelle j'ai tenté de poursuivre dans la lignée de mon travail en Iran. Libérée de toute surveillance, l'obsession de recouvrir mes toiles de noir, dictée par la censure, s'est estompée. Je m'exprimais alors avec des couleurs, préservant mon rythme, ma technique, mais mon art ne suscitait guère l'intérêt des galeries.

Pourtant, quelque chose sonnait faux. La répétition constante, l'ajout de couleurs pour densifier la peinture, tout semblait dénué de sincérité. Le contexte, radicalement différent, transformait mon atelier lillois en un enchevêtrement de toiles, contraintes par l'espace et les ressources. C'est à ce moment-là que j'ai pris la décision de tout arrêter.

C'est à cet instant précis que j'ai saisi l'ampleur de ma propre censure, la raison derrière la densité du noir dans mon œuvre. C'était la censure, un joug imposé par la religion et la politique, même au cœur de mon atelier secret, un lieu inviolé par autrui. Ce fut une révélation douloureuse, une violence infligée à mon être, et chacune des femmes que j'ai dessinées, c'était moi, une moi privée du droit de s'exprimer.

J'ai acheté des papiers, des crayons et des feutres. Devant cette page blanche, l'interrogation résonne : qu'est-ce qui va naître de cette surface immaculée ?

Je me suis volontairement interdit de représenter des corps, des figures, surtout des figures féminines. Peu importe, car mon travail demeure profondément empreint de féminité.

Dans mon enfance, la nature m'enveloppait toujours. Mon père possédait le don du jardinage. Téhéran, souvent aride, exigeait des efforts considérables pour faire fleurir la vie, surtout dans une ville où la terre était peu généreuse. Les mains de mon père se mêlaient à la terre. À proximité de mon atelier, le jardin est devenu luxuriant, sauvage. J'ai dessiné de nombreuses plantes.

J'ai décidé de substituer à ces formes végétales par des représentations humaines qui m'ont désespérée, moi-même, l'homme, la femme qui ne crie pas, qui ne s'exprime pas, qui se tait. Ces formes végétales se sont entrelacées avec celles des corps féminins, et finalement, le féminin et le masculin ont fusionné. Un autre univers a pris vie de cette hybridation.

Je me suis mise à dessiner. Ayant interrompu ma pratique, je cherchais à comprendre et voir le monde différemment. C'est ainsi que j'ai intégré les Beaux-Arts de Tourcoing pendant un an, cherchant à obtenir l'équivalence de mes études en Iran et à comprendre ce qui anime cet endroit, à tisser des liens. Cette année m'a ouvert de nombreuses portes, et c'est là que j'ai découvert le Fresnoy - Studio des arts contemporains.

Dans ma jeunesse, l'énigme de Dieu me tourmentait, et sans comprendre pourquoi, une envie irrésistible de créer des robots germa en moi, tel un rêve.

Au Fresnoy, mes rêves prenaient forme, tel un dieu créateur. Me rapprochant de la nature, source inspiratrice par excellence, une pulsion ardente me guidait vers la matérialisation de corps inanimés, des sculptures. Mon exploration m'a conduite aux laboratoires scientifiques et aux chercheurs, essayant de comprendre comment enfanter une entité aux comportements humains sans recourir à la naissance physique. Comment endosser le rôle d'un dieu, à la fois maléfique et masculin, pour insuffler la vie à quelque chose d'inanimé ?

Toutes ces interrogations tourbillonnaient dans mon esprit. Aujourd'hui, je peux affirmer que j'ai donné vie à des sculptures que je perçois comme des machines-humaines. À travers des collaborations entre l'art et la science, notamment avec le laboratoire DEFROST, j'ai créé des robots souples reproduisant les mouvements des muscles.

Cette idée du dieu masculin donnant vie à la religion m'incite désormais à concevoir des êtres hybrides. Une symbiose émerge entre le végétal, le minéral, l'humain et la machine. Mon lien complexe et parfois tumultueux avec la religion m'a poussée à cette création, à donner naissance à une entité hybride, fusionnant l'homme et la plante, la femme et l'homme, la machine. Un être organique, à la fois profondément politique et poétique, qui unit ces matières diverses et proclame avec vigueur : « Nous ne sommes qu'un ! »

© Propos recueillis par Gabriel Soucheyre,
10 novembre 2023
- Turbulences Vidéo # 122



Yosra Mojtahedi © Tous droits réservés

It was a revival, a second life, in which I tried to follow in the footsteps of my work in Iran. Freed from all surveillance, the obsession with covering my canvases in black, dictated by the censors, faded. I expressed myself with colors, preserving my rhythm and my technique, but my art hardly generated any interest from galleries.

Yet something felt wrong. The constant repetition, the addition of colors to make the painting more dense, all seemed to be devoid of sincerity. The radically different context was turning my Lille studio into a tangle of paintings, constrained by space and resources. It was at this point that I decided to stop everything.

It was at that precise moment that I realized the extent of my own censorship, the reason behind the density of black in my work. It was censorship, a rule imposed by religion and politics, even in the heart of my secret studio, a place closed to others. It was a painful revelation, a violence inflicted on my being, and each of the women I drew was me, a me deprived of the right to express myself.

I bought some paper, pencils and markers. Facing a blank page, I wondered: what would emerge from this immaculate surface?

I have deliberately refrained from depicting bodies and figures, especially female ones. It hardly matters, because my work remains deeply imbued with femininity.

When I was growing up, I was always surrounded by nature. My father had a gift for gardening. Tehran, often arid, required considerable effort to make life flourish, especially in a city where the soil was not very generous. My father's hands mingled with the earth. Near my studio, the garden became lush and wild. I drew many plants.

I decided to replace these vegetal forms with human representations that made me feel desperate, myself, the man, the woman who doesn't scream, who doesn't express herself, who is silent. These plant forms intertwined with those of female bodies, and in the end, the feminine and the masculine merged. Another universe came to life from this hybridization.

I started drawing. Having stopped practising, I wanted to understand and see the world differently. That's how I ended up at the Beaux-Arts in Tourcoing for a year, trying to get the same qualification as my studies in Iran and to understand what makes this place tick, to create links. That year opened a lot of doors for me, and it was there that I discovered Le Fresnoy - Studio des arts contemporains.

In my youth, the enigma of God haunted me, and without understanding why, an irresistible urge to create robots grew inside me, like a dream.

At Le Fresnoy, my dreams took shape, like a creative god. As I drew closer to nature, the ultimate source of inspiration, a burning impulse drove me towards the materialization of inanimate bodies, sculptures. My exploration led me to scientific laboratories and researchers, trying to understand how to give birth to an entity with human behaviour without resorting to physical birth. How do you take on the role of a god, at once malevolent and masculine, and breathe life into something inanimate?

All these questions swirled around in my mind. Today, I can claim that I have given life to sculptures that I see as human-machines. Through collaborations between art and science, in particular with the Defrost laboratory, I have created flexible robots that reproduce muscle movements.

This idea of the male god giving life to religion now inspires me to design hybrid beings. A symbiosis emerges between plant, mineral, human and machine. My complex and sometimes tumultuous relationship with religion has led me to this creation, to give birth to a hybrid entity, merging man and plant, woman and man, machine. An organic creature, at once profoundly political and poetic, uniting these diverse materials and proclaiming with vigour: «We are all one!

© Interviewed and translated from French
by Gabriel Soucheyre, 2023 November 10th
- Turbulences Vidéo # 122

YOSRA MOJTAHEDI

La vitamorphose de l'obscurantisme

Lorsque l'on pénètre l'obscurité qui abrite *Vitamorphose*, la dernière sculpture imaginée par cette jeune artiste iranienne, on fait face à un monolithe difforme, qui nous attire inexorablement vers la vie de ses formes, moulées en polymère robotisé. ◆ JEAN-JACQUES GAY

Vitamorphose est une œuvre avec laquelle le visiteur établit une relation inconsciente et complice. Une sculpture qui interagit si bien avec son visiteur, en respirant, bougeant, ronronnant même, à l'approche de ce dernier, qu'il ne peut résister à avancer rapidement la main pour en toucher la texture et les formes cachées. Il découvre un téton, une anfractuosité, une saillie, une fesse, une poitrine et peut-être aussi un sexe ou une fossette, qui palpite sous sa main. Une façon d'avoir une expérience avec l'objet, sa matière, sa forme et sa vie !

Si la sculpture de Yosra Mojtahedi n'est pas forcément faite pour être palpée, l'allure même de l'œuvre, qui émerge de l'obscurité, brise les tabous et établit immédiatement une relation inconsciente avec ses visiteurs, qui ont envie de briser les interdits. Découverte fin 2019 lors du festival « Panorama 21 » au Studio national d'art contemporain Le Fresnoy à Tourcoing (59), cette sculpture cybernétique figure à présent dans une exposition intitulée « Fluidité : l'humain qui vient ». À partir de là, rien n'est un hasard, car Yosra Mojtahedi est en quête d'une nouvelle humanité. En France depuis cinq ans, cette jeune plasticienne, installée à Lille (59), a très tôt commencé à peindre et à dessiner. À l'université de Téhéran, elle a validé un master d'arts plastiques, alors qu'elle exposait déjà en galeries. « J'y montrais des œuvres très classiques, se souvient-elle : des dessins, des toiles ou même des petites formes, comme des écritures. Je me concentrais sur la peinture et aussi sur la photographie. »



FACE À LA CENSURE

« S'il y a quelque chose qui a orienté mon travail, c'est la censure iranienne », dit-elle aussi. Car si chez ses parents, fonctionnaires, cette jeune fille commence à peindre des toiles avec beaucoup de couleurs, elle les recouvre de noir. Peintures dont ne demeurent lisibles que de petits éléments figuratifs : un peu de visage, une main, un œil. Inconsciemment, Yosra rajoute sur les figures et les corps des couches et des couches de noir avant de les montrer en public. Ce travail voilé dure presque dix ans, elle en prend conscience en France, lorsqu'elle décide de quitter l'Iran pour voir « comment c'est, travailler avec plus de liberté, dans un autre pays. J'ai alors compris que tout ce noir de mes tableaux venait de la censure de la société iranienne. Que je m'étais inconsciemment autocensurée ».

ci-dessus :
© Yosra Mojtahedi

page suivante :
Vitamorphose (détails)
2019 – plâtre, silicone
et haut-parleur



OÙ ?
Le Fresnoy/ Studio national des arts contemporains, Tourcoing (59). « Fluidités: l'humain qui vient » (expo collective, curateurs Pascale Pronnier et Benjamin Weil) jusqu'au 29 avril

COMBIEN ?
500 à 20 000 €

Lorsqu'elle arrive dans le nord de la France, où elle a des amis, la jeune peintre est confrontée à une nouvelle culture, une autre atmosphère, et concentre son travail sur ses dessins. Elle produit un nouveau travail, organique et hybride, où des formes très sensuelles, très sexuelles, sont mélangées avec des formes naturelles. « J'étais encore bloquée, je ne dessinais pas vraiment les organes sexuels tels qu'ils étaient, je les cachais dans des formes minérales et végétales. Mais cette fois, c'était en pleine conscience : je comprenais enfin ce que j'étais en train de faire. »

SEXE ET NATURE

Comme en Iran, Yosra Mojtahedi continue à travestir cette chair, mais en lui donnant une dimension plus poétique et onirique, ce qui la mène à un nouveau regard sur l'humain. Tout comme dans ce qu'elle écrit aujourd'hui, en réaction, sur ce qui se passe dans son pays, désespérant. Cette jeune femme qui vit entourée d'objets, de cailloux, de pierres, de plantes et de fleurs séchées, tente de reconstituer la collection qu'elle avait réunie à Téhéran, et reste sous l'influence de ses compagnons minéraux. « C'est en imaginant la vie des pierres, des minéraux, des météorites qu'on peut voir la vie autrement, dit-elle. Les plantes sont comme des êtres humains. Il ne s'agit pas de transfert. Dans cette recherche, je me retrouve vraiment moi. Vraiment libre. »

Après un son passage aux beaux-arts de Tourcoing, où elle travaille l'installation, fait sa première sculpture (*Tombée du ciel* 2018), et révise, en un an et en français, tout ce qu'elle a appris en Iran, la plasticienne construit un projet artistique pour entrer au Fresnoy, d'où elle sortira en 2020. « En portant un regard sur les rapports arts/sciences, une autre vie s'ouvrait à moi, avec un regard tourné vers des choses plus humaines que politiques, religieuses ou sociales. » Une autre vie, qui emporte la plasticienne dans ses créations comme dans ses écrits. Car l'artiste dont le père, kurde, aujourd'hui disparu, écrivait à ses heures, garde un grand attachement à la poésie. C'est sans aucun doute Baudelaire et la poésie française qui l'ont amenée en France.

Vitamorphose cultive cependant l'obscurantisme, avec lequel Yosra Mojtahedi travaillait sans le savoir en Iran. Ici, elle propose une forme qui devient « une lumière dans cette obscurité. Je montre des formes interdites, qu'on n'a pas le droit de voir, de montrer, de toucher, qui restent un tabou même dans la société occidentale ». Une œuvre qui pose deux questions : Que se passe-t-il lorsque l'on met une forme interdite dans l'espace public ? Quelle excitation peut-elle communiquer, ou pas, par son mouvement ? Une chose est sûre : la vie autonome de la sculpture de Yosra Mojtahedi nous apporte un nouveau désir… d'art. ◆

ci-dessus :
Expantion – 2019
encre sur papier
76 x 198 cm

1986 : Naissance à Téhéran. 2008 : Première expo personnelle, HOMA Art Gallery à Téhéran. 2011 : Master en arts plastiques, université de Téhéran. 2014 : Installation à Lille (59). 2016 : Premières expositions personnelles, en Belgique et en France. 2018 : Diplôme des beaux-arts de Tourcoing (59). Entrée au Fresnoy/Studio national des arts contemporains. 2019 : Présente l'installation *Vitamorphose* lors de « Panorama 21 » (curateur Jean-Hubert Martin) au Fresnoy.

Exposition : Germinations Noires – Yosra Mojtahedi
Entretien public avec l'artiste
Samedi 14/01/2023

Marc Lasseaux : Vous êtes née à Téhéran en 1986, vous arrivez à Lille en 2014 en ayant effectué un premier parcours d'étude d'art à l'université de Téhéran. Ensuite, vous commencez ici une double formation diplômante à l'école supérieure d'art de Dunkerque-Tourcoing. Par la suite, vous intégrez le Fresnoy et en sortez avec la promo de 2020. Racontez-nous qui vous êtes et d'où vous venez.

Yosra Mojtahedi : Oui, je démarre ma formation en Iran qui est un pays dans lequel le jeu des relations sociales reste complexe. Depuis mon enfance, je cherche ma place. Je suis née dans une famille religieuse, ma famille paternelle est kurde et ma mère est perse. La religion prédomine dans notre culture. Dès mes plus jeunes années, je suis confrontée à celle-ci et à la vision politique qui en découle, aux notions de bien et à l'enjeu de devenir une bonne personne. Les paradoxes se révèlent rapidement entre les sphères publique et privée. Petite fille, je cherche la vérité par-delà ce qui m'est imposé au sein de l'école, de la famille. Grâce à ma famille qui est au final assez ouverte à la discussion, j'ai la chance de découvrir la culture au travers d'expositions, de la musique. Rapidement, je tente de comprendre l'art et de le pratiquer car il m'ouvre une porte vers quelque chose qui n'a pas de limite. On peut dire que l'art m'a permis de répondre aux questionnements et à trouver le sens de ma vie.

ML : La recherche serait-elle pour vous un chemin d'émancipation ?

YM : Je ne me suis jamais dit cela. C'est quelque chose de naturel et spontané, tel l'oxygène pour la respiration. Et aujourd'hui, comme beaucoup d'artistes femmes iraniennes issues des nouvelles générations qui se révoltent, se battent et revendiquent, je suis dans cette quête de liberté qui provient du rejet de la société traditionnelle.

ML : Évoquons l'éco-féminisme vers lequel vous semblez vous porter, soit un lieu de rencontre entre la démarche écologique et le féminisme.

YM : Deux grandes questions se dégagent parmi les nombreuses problématiques actuelles : la place de la femme, ainsi que celle de la nature et de l'écologique. L'un et l'autre sont liés. La réponse réside dans cela. Aussi, on parle de la place de la femme dans la société mais on pourrait également discuter de celle de l'homme. J'en parlais avec quelqu'un l'autre jour et il me disait cela : « et si nous les hommes, on revendiquait aussi notre place. »

ML : Cette exposition offre différents points d'entrée. Il y a les médias : le dessin, la sculpture, l'installation, les objets animés. Il y a la rencontre entre la forme organique, la nature, le sexe féminin indifférencié du masculin ; et enfin celui de la couleur, en admettant que le noir en est une, et qu'il joue avec le blanc, son binôme. Tout cela est constitutif de votre travail sur le long terme cumulant vos expositions, résidences et prix. Quand a commencé votre démarche continue ?

YM : Chez mes parents, je pratiquais la peinture. Mes premières toiles étaient plutôt figuratives et mélangeaient les couleurs. Inconsciemment et progressivement j'y ajoutais de multiples couches de couleurs, puis le noir. Cette couleur venait camoufler l'ensemble.
Arrivée en France, je ne parviens pas à susciter l'intérêt tant espéré et à trouver ma place. Je rentre alors aux Beaux-Arts. L'angoisse et la rage augmentent. Je m'achète un crayon, des feutres et du papier, et je recommence à dessiner avec toutes ces émotions en moi, j'ai supprimé les corps. Je suis toujours entourée de plantes, car, comme mon père me l'a toujours dit, elles sont indispensables à la vie, la respiration. Ainsi, sur le papier qui est blanc, lumineux, je commence à dessiner des formes hybrides entre végétal et minéral, le corps féminin et aussi masculin, et cela de façon inconsciente. Alors je rentre au Fresnoy, une nouvelle dimension de mon travail démarre. J'ai une envie forte de toucher la matière, l'eau, les plantes, les branches. C'est une rencontre sensuelle avec ces formes mais aussi avec la vie contemporaine, les nouvelles technologies. Je crée des sculptures, des installations. Je poursuis cette création de corps hybrides, étranges et vivants. A partir de ce moment, l'inconscient rejoint la conscience. Je perçois mon passé, le corps blessé et la féminité supprimée. Comment alors faire tomber les limites, les frontières qui m'ont été imposées par le passé ?

ML : Voici un court extrait qu'a écrit Christophe Vlaminck pour l'exposition qui reprend en partie ce que vous venez d'exprimer et introduit la poésie présente dans votre œuvre :
« La vie, le corps le corps l'amour le rapport sexuel et sensuel sont les cœurs de cible de l'artiste. Tout n'est que fusion, osmose, rencontre. Le vivant mais aussi le non vivant définissent notre identité. Yosra rêve d'un monde où les questions politiques, écologiques, identitaires, sexuelles seraient appréhendées sous la focale de la poésie, de l'organique et de … .» Vous nous préciserez d'ailleurs peut-être de quoi il est question à propos du non-vivant.

YM : L'idée est de passer outre cette douleur que je ressens et qui est partagée entre nous toutes et tous. Nous ne sommes finalement qu'un, la distance entre nous s'estompe. Comment alors transmettre ce message politique de manière poétique ? En Iran on rencontre toutes ces difficultés pesantes à cause de la religion. D'un autre côté, on vit avec la poésie ancienne, celle-ci devient une aide face à l'obscurité, et, de façon plus douce et discrète, elle nous propose des chemins. Ainsi, dans mon œuvre, on voit ces organes, l'érotisme qui découle de mes formes, il n'y a ni bien ni mal, le noir et le blanc s'entremêlent ; de l'obscurité sort la lumière. La poésie guide ma création.

ML : Parlez-nous de votre mode de travail, de la façon dont vous élaborez vos œuvres, de la continuité et des ruptures qui la perturbent, ces moments critiques grâce auxquels quelque chose de nouveau apparaît.

YM : L'insatisfaction m'amène à refaire des choses. Dans l'atelier, je donne une place à mes créations. Aussi, j'évoque à nouveau mon enfance et la place de Dieu, ce créateur qui donne la naissance. Je ne comprenais pas cette notion inaccessible. Aujourd'hui, je considère que la femme est créatrice. La société s'attend à ce que la femme enfante, mais moi je deviens créatrice et je crée ces formes hybrides qui parlent de cela. C'est ainsi que l'on retrouve ce côté vivant dans les formes créées dans des laboratoires, ces robots organiques qui ressemblent à des corps, des cordons, des organes où le féminin et le masculin se mélangent. Le non-vivant devient vivant. À partir d'une page blanche, de la poésie, des mots, des brouillons, je parviens à la création de ces formes finales.

ML : Parlons maintenant des mots choisis, du discours. En se référant aux titres de vos œuvres, une histoire est racontée, une proposition est donnée évoquant le surréalisme dans le sens où ça n'est pas un réalisme descriptif. Citons quelques exemples : Envoutement d'un duvet noir, Horizon d'un trou mouillé en expansion, Les lèvres mouillées au bord de la paroi d'une fleur, etc.

YM : L'irréel devient réel, nous perturbe, on oscille entre réalité et fantasme. Les cartes sont brouillées : la vérité, la réalité, cette gêne par rapport à nos corps, la spiritualité, toutes ces dimensions se mélangent et deviennent fantasmatiques. Le titre et ce que l'on voit créent une dynamique vers d'autres imaginations et rêveries. Ce que l'on voit n'est pas forcément la réalité mais ce que l'on est en train d'imaginer, de rêver, et ce que l'on désire.

Yosra Mojtahedi

par Clément Thibault

Un corps sans sexe, l'un et l'autre, les deux. Un corps de fleur, un pistil animal, un galbe minéral. L'affinité avant l'identité. Peau silicone, nerfs électroniques. Pure fête organique, mais à l'âme binaire, code. Un délire mystique, création d'une créature. Comme on projette aisément la vie dans l'inerte. On le veut. Que les choses vivent autour de nous.

Depuis peu, un trouble lancinant nimbe notre perception du corps. Yosra Mojtahedi le saisit, elle le cueille, pour faire éclore une sculpture singulière, jouissive, vivante – vieux rêve Galatéen. Ce trouble, c'est celui à propos duquel ont écrit Judith Butler, avec la dissociation du genre et du sexe anatomique, Donna Haraway *via* le cyborgisme, sur notre nature hybride croissante, qu'il s'agit de saisir pour établir une nouvelle manière d'être, un modèle de société changé, ou encore Paul B. Preciado, sur son expérience de l'hormonothérapie pour transitionner. La perception de notre propre corps s'est brutalement retournée en quelques décennies. Le sanctuaire sacré, le reflet divin a chu, quelques blessures narcissiques plus tard, nous ne sommes plus si différents des autres corps qui peuplent la planète – la génétique témoignant d'une différence de degré seulement avec les autres « espèces » – et la psychanalyse puis la biologie ont décrété que nous n'étions pas seuls chez nous – la conscience se partage avec l'inconscience, et on a quelques kilos de bactéries vivant dans notre corps, sur notre peau, symbiotiquement avec nous. Le corps est un objet qu'on façonne à notre guise, et quand on y pense, il se machinise bien vite (prothèses, *wearables*, *stents*…), parfois on le quitte même pour s'avatariser dans le métavers, d'autres fois on se blinde de cachetons, pour nous augmenter ou nous soigner, du *chemsex* au *microdosing* en passant par les traitements plus conventionnels.

Yosra incarne cela. Cette vision joyeuse et libératoire du corps devenu sac de viande certes, mais sensible. Quel prodige que les sensations que le corps nous offre, et qu'elle s'emploie à toutes stimuler – nappages sonores, œuvres tactiles, odorantes. Encore plus particulièrement dans les trois projets qu'elle a mené ces dernières années, *Vitamorphose* (2019), *L'Erosarbénus* (2020) et *Sexus Fleurus* (2021). Trois installations sculpturales qui s'activent, d'une respiration délicate, suave, en sentant la présence de leurs visiteurs. Un petit prodige permis par un recours à des matériaux (silicone notamment) et techniques venant des *soft robotics*, en partenariat avec l'INRIA, Defrost - Deformable Robotic Software. Quand je sens la douceur du silicone sous ma main, je m'étonne qu'il ne soit pas plus chaud, je me surprends à croire au pied d'un enfant dans le ventre de sa mère quand je sens la peau bouger et se tendre. Entre la vie artificielle et l'artificialité vivante, c'est évidement au second champ qu'est condamnée Yosra Mojtahedi. N'empêche que ses œuvres semblent vivantes, elles expriment ce trouble, embrassent cet indistinct croissant du corps. En fait, ce dont il est question il me semble ici, c'est l'unité et l'identité déchues (ce qui nous distingue et nous singularise des autres corps du monde) pour l'affinité (ce qui nous en rapproche). Yosra s'attache à réaliser des hybrides purs, amusant oxymore. Ses sculptures sont androgynes, végétales, humaines, animales, machines, un soupçon caillouteuses, rien de tout cela, et tout cela à la fois… D'excellents artistes, le collectif Quimera Rosa, pour éviter d'utiliser ces taxinomies poussiéreuses (interrègne, interespèce…), ont créé le néologisme *interbioformae*, littéralement « entre différentes formes de vie ». Je crois que l'adjectif sied bien à ces sculptures, elles sont *interbioformae*.

Et Yosra pousse le vice, si l'on peut se permettre l'expression, encore plus loin, en ménageant toujours une forte tension érotique dans ces installations, le galbe d'un sein, la forme d'un sexe y apparaissent, fugitifs mais déconcertants… Ces hybrides deviennent les objets de désirs incertains, qu'on se surprend à avoir, et dont l'accrochage à l'ADAGP témoigne avec force. Une vision du corps libre et libérée, peut-être en réaction au fait d'avoir grandi dans un régime (Yosra a grandi à Téhéran) qui cache les corps et condamne le désir hors du foyer. Les machines désirantes, et désirées, fondent sur le monde…



L'érosarbénus, 2020, installation Sculpturale, interactive et sonore/ silicone, terre cuite, Liquide, aire, haut-parleur, production : Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains, en partenariat avec l'INRIA & Defrost (Deformable Robotic Software) © Yosra Mojtahedi

© Clément Thibault - Turbulences Vidéo #116



Sexus Florus, 2021, installation sculpturale, interactive, mouvante,/ silicone (soft robot), peau, pierre, air, ordinateur, en partenariat avec INRIA - Defrost (Deformable Robotic Software) © Yosra Mojtahedi

LE POINT

Par Geoffroy Deffrennes | Publié le 7 novembre 2019
«Yosra Mojtahedi Transfigurée au Fresnoy»

Elle a débarqué un jour à Roissy avec un master d'arts plastiques, un visa de tourisme et deux grosses valises : « Dans mes bagages, aucun vêtement mais ce que j'avais de plus précieux : mes photos et mes peintures roulées… Je ne parlais qu'anglais, j'ai appris le français en deux ans. » La présence d'amis dans la métropole la pousse à s'inscrire aux Beaux-Arts à Tourcoing, en 2017. Elle n'avait jamais entendu parler du Fresnoy, en Iran. Ce fut un choc. « Une expérience magique qui influence mes travaux. De nombreux habitants de la métropole ne connaissent pas ce lieu, mais je vous assure que même au Mexique on m'en parle ! »

Yosra se souvient de l'étourdissement éprouvé lors de son arrivée en France. « Tout me semblait étrange, les gens, la culture, la langue, je ne parvenais même plus à communiquer par l'art. Si les figures féminines étaient centrales dans ma peinture, à force de rajouter des couches de plus en plus sombres, les visages disparaissaient. » En Iran, ses compositions s'adaptaient à la censure. « Parfois la police démontait mes tableaux lors d'expositions. Mais ma vie était confortable, j'enseignais l'illustration à l'université, j'arrivais à vivre de mes toiles : le marché de l'art fonctionne bien là-bas, de nombreuses galeries sont en lien avec Dubai ou le Koweït. »

Dans la banlieue lilloise, où Yosra et son compagnon, violoncelliste français, ont déniché une jolie maison, la jeune Iranienne a vu son art se modifier lentement. « Mon regard se fermait, sans doute, en Iran. Ici, mon œil semble plus universel. Je redeviens moi-même, les formes féminines sont plus présentes. Mais je crois qu'il me reste quelque chose des années de censure : je ne montre pas directement les corps. Et tant mieux, car c'est plus poétique. Je dessine, la photographie m'influence, et au Fresnoy j'ai pu sortir enfin des formes et les mettre dans l'espace. »

Yosra, née d'une mère perse et d'un père kurde, définit son travail comme postsurréaliste, elle évoque son intérêt pour Francis Bacon mais aussi pour la Libanaise Mona Hatoum, exilée à Londres, l'Indien Anish Kapoor et les poètes iraniens Forough Farrokhzad, Ahmad Shamlou. Baudelaire aussi a sa place dans le panthéon personnel de Yosra, qui, parallèlement à sa vie de plasticienne, a toujours écrit et traduit des poèmes du persan au français.

CORPS-LIMITE

Christophe Wlaeminck , *Janvier 2023*

Noir, comme l'écran de projection fantasmatique dédié à nos paupières lourdes et fermées, d'où aucun rêve n'émerge encore.
Noir, comme l'écran d'ordinateur qui n'est pas encore allumé mais qui, d'un geste, remplacera l'obscurantisme par la connaissance.
Noir, comme ce noir sidéral qui absorbe tout, même la lumière de nos vœux les plus justes et pieux.
Dans l'univers de Yosra Mojtahedi le noir représente l'absolu, le rien et le tout, la vérité en toutes choses.
Le noir est deuil de lui-même, s'il ne peut révéler la lumière et ses subtilités colorées, diffractées.
Il est mystère, silence et sophistication.
Il est l'élément éminent de toute mise en scène, des peurs enfantines comme des jeux adultes.
Il incarne l'abnégation, le renoncement, le sacerdoce.
L'artiste prête au noir des intentions cachées dans les plis et replis de ses dessins, tels des indices nécessaires à la compréhension de ses installations. Le noir accompagne les protubérances palpitantes et odoriférantes, selon l'amorce des mouvements de certains éléments de ses sculptures-assemblages, sous la gouverne d'une action du spectateur impliquant une réponse. Le masculin se fond dans le féminin en un corps total, désirant et réactif, impulsant le désir chez le spectateur-acteur-voyeur. L'oeuvre-machine auto-érotique et auto-alimentée de ses propres ressources, se nourrit des stimuli externes tout en se suffisant à elle-même. Hermaphrodite, elle n'attend qu'un hâle, une caresse distraite pour s'activer.

Qui se souvient des corpuscules de Krause, ces capteurs sensoriels destinés à nous faire ressentir le froid, mais appliqués aux érectilités sexuelles, procurent du plaisir ? Des corpuscules dont on aimerait parsemer tout l'épiderme des corps des deux sexes, à des fins érotiques dans un premier temps, et sociaux dans un but ultime : la paix, enfin ! [1]

Stimulus-réponse : c'est ainsi que l'artiste envisage ses sculptures animées : en impliquant le désir vivant. Un corps à corps entre le geste désincarné et la matrice robotisée, où le viscéral se coltine le cérébral sans aucune possibilité d'en être extrait. Sommes-nous, à ce titre, des machines amoureuses ? La normalisation du déni ignorantiste duquel le rôle des hormones entre le cerveau et les organes génitaux se pose en problème, au même titre que la rotondité de la terre, de son cycle autour du soleil.
Ombre dionysiaque et lumière apollinienne, le manichéisme n'est pas vain.
Yosra Mojtahedi a l'intuition de la raison, comme au temps béni des surréalistes.
De l'informe[2] au sens que Georges Bataille en fit la définition dans sa revue Documents, redéfini par Rosalind Krauss et Georges Didi-Huberman dans les années 90, présume du chemin à parcourir pour apprécier pleinement l'envergure du travail mené par l'artiste, afin d'en finir avec nos visions obsolètes du mécanisme qui induit l'érectilité de nos pensées comme de nos objets sub balteus.
De l'objet du désir, s'il l'est encore, à l'heure du tout abject, il en est question : érectilité mécanisée, senteurs synthétisées, corps végétalisé, minéralisé, démembré, réassemblé, déconstruit avec la nécessité de le repenser, à l'heure de l'après ; de l'après-tout-ce-qui-se-passera, de toutes les manières…

[1] Relire, à ce propos, l'épilogue des particules élémentaires de Michel Houellebecq, éd. Flammarion,1998.
[2] Georges Bataille, Documents 7, décembre 1929 : « affirmer que l'univers ne ressemble à rien et n'est qu'informe revient à dire que l'univers est quelque chose comme une araignée ou un crachat »).

GERMINATIONS NOIRES

Aralya, Gersende Petoux, le 9 janvier 2023

Les grands yeux noirs de Yosra Mojtahedi, jeune artiste iranienne, posent un regard persan sur notre monde et notre société. Le 3CINQ, Centre d'Art Contemporain de Lille, berceau spacieux de verre et de blanche lumière traversante, est l'écrin rêvé pour les œuvres toutes de noir et blanc vêtues de Yosra.
« Je sculpte l'ombre qui sort de la lumière », affirme-t-elle.
Le noir n'est pas une couleur, ni une notion, le noir est matière. Une matière emplie de symboliques : couleur du deuil, une évidence, mais aussi celle d'un hommage, un tribut au centre de l'univers d'où naît toute création. Un peu comme si le noir pour exister avait dû absorber le spectre des couleurs, les ingérer, les digérer, pour mieux les exhaler, les restituer. Sans le noir, aucune couleur ne pourrait exister. De même, sans l'ombre, la lumière ne serait point.
La poésie persane est hautement inspirée de la vie quotidienne, un guide pour Yosra, une source d'inspiration et de création. Le tapis, à ce titre, est un élément incontournable de toute scène du quotidien en Iran. Tel l'âtre du foyer, c'est un lieu de rassemblement où l'on peut parler, échanger, rire, se disputer, manger, dormir, siester, faire l'amour, il fait partie intégrante de la famille. Yosra, le décrit comme l'origine du monde, aussi y représente-telle, par le biais d'un photomontage, la matrice. Le sexe féminin s'invite à même le sol, ce sol qui accueille notre venue au monde, terre d'asile où l'on vit, grandit, évolue.
La scénographie de l'exposition associe à ce tapis deux autres œuvres : une sculpture en aluminium, représentant une photographie numérique du corps de l'artiste avec un robot mou, et le photomontage imprimé sur un voile noir accroché au mur. On pourrait y voir la trilogie de la genèse, le sexe-robot venant ensemencer la fleur vaginale pour donner naissance à cette germination noire, préfigurée sur la tenture murale…

Car la vie, le corps, l'amour, le rapport sexuel et sensuel sont les cœurs de cible de l'artiste. Tout n'est que fusion, osmose, rencontre. Le vivant mais aussi le non-vivant définissent notre identité. Yosra rêve d'un monde où les questions politiques, écologiques, identitaires, sexuelles seraient appréhendées sous la focale de la poésie, de l'organique et de Zan, la femme en persan.
Yosra rêve d'abolir les frontières. Il ne s'agit pas seulement des frontières qui bornent nos pays, nos origines, notre identité mais aussi de toutes ces frontières que l'on peut mentalement établir : entre le monde des végétaux, des animaux et des hommes ; entre le cosmos, l'infiniment grand, et notre planète, jusqu'à l'infiniment petit ; entre l'homme et la femme, le corps étant pris dans son ensemble dans une volonté de créer des corps hybrides pour mieux délivrer un message universel. Ce corps est une des nombreuses obsessions de Yosra. Elle le dépeint fragmenté, morcelé, autant de détails qui nourrissent ses dessins semblables à des planches d'anatomie ou de botanique.
Car, quelle que soit l'œuvre, l'artiste part toujours d'un dessin. Parfois, elle se soustrait à ses contours pour mieux les porter dans l'espace. Les sculptures ne sont pas que verre, plâtre, céramique, elles prennent aussi la forme de robots. Yosra est une ancienne élève du Fresnoy, école des arts visuels très propice à l'abolition des frontières entre l'Homme et la machine. Le robot s'inscrit entre l'art et la science. La richesse du Fresnoy est d'offrir l'accessibilité à des équipes de scientifiques et aux technologies offertes : « Sexus Fleurus » est une sculpture vivante et innovante aux confins de la science-fiction. Une sculpture mouvante et interactive, un robot mou, fait de peau, pierre, air, seringues, tuyaux, capteurs, silicone, composants informatiques, réalisée en partenariat avec l'Inria Defrost. Une caresse, un affleurement, et voilà le « Sexus Fleurus » animé, vibrant, ronronnant sensuellement et suggestivement.

Les mots sont aussi importants que la représentation de la matière, qu'elle soit visuelle ou palpable. Les mots sont habiles, tactiles, érectiles ; les titres donnés aux œuvres sont évocateurs, chargés de sensualité et d'érotisme, confluents du règne du vivant, animal, végétal et humain : « Envoûtement d'un duvet noir ». « Horizon d'un trou mouillé en expansion ». « Les lèvres mouillées au bord de la paroi d'une fleur ». Mais aussi « Le sein-oiseaux », « Le paysage de son organe » et « Le corps arbre », autant de dessins planches anatomiques dignes d'un Muséum d'Histoire Naturelle. La poésie pénètre les œuvres et s'inscrit sur les murs de l'exposition, arcane de l'univers de Yosra. De véritables poèmes nous sont offerts.
Combler nos sens, tous nos sens, tel est le vœu de notre artiste. Aussi le son accompagne-t-il ses œuvres. Là aussi tout est organique et rappelle le vivant, tout ce qui compose et inspire son univers : bruit de cailloux, pierres qui roulent, se concassent, feuilles séchées, froissées, qui se délitent, se décomposent, bruissent ; il s'agit de créer un univers complet car l'art révèle les sens aujourd'hui oubliés…
Comme disait Robert Filliou, « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. ». Pour cette jeune artiste passionnée et tout en questionnement, connue en son pays et aujourd'hui exilée, la vie et l'art ne font qu'un. Sa dernière exposition était à la Fileuse de Loos, où se trouve aujourd'hui une exposition hors-les-murs du FRAC Grand Large. En cette ville aux portes de Lille, elle a élu domicile et atelier, contribuant elle aussi à abolir les frontières de la Métropole dans la continuité du renouveau de villes aux apparences mineures et oubliées.

LIGÉIA

ART & FUTUR
Par Jean-jacques Gay | Publié Janvier - juin 2023
«L'artistes dans les interstices d'un tout-monde ultra contemporain »

pour faire bonne mesure, attardons-nous aussi sur une jeune kurde ira- nienne exilée dans les Hauts-de-France pour libérer sa création del'obscurantisme des Mol-lahs. Yosra Mojtahediest une peintre qui, avec la soft-robotique, a su insuffler à son dessin, et à sa sculpture, une vie propre comme issue de ses transes Soufis. De Samâ, cette danse giratoire sacrée des derviches tourneurs soufis qu'elle pratique sans jamais la nommer. Travail où art et technologiques dialoguent avec les chercheurs du laboratoire DEFROST (Deformable Robotic Software) de l'INRIA de Lille. Ce caravansérail abrite une génération d'artistes consciente de son futur ; des plages mexicaines à celles de la mer du nord, de l'espace à la poésie, de la magie en passant par les sciences, la chimie, le moulage et la programmation, une génération émerge. Ainsi naît une sorte de Babel artistique qui semble répondre à une demande "d'artistes bancables" mais qui cache une bande d'activistes qui avancent masqués, forts deleurs connaissances des technologies de leur temps, mais surtout des responsabilités de leur génération sur le vivant. Un ensemble de créateurs qui pour beaucoup, ici Zocco, Berrada, Pauze, Mojtahedi... comme Julien Creuzet, qui répondent à l'appel d'Alain Fleischer pour un dialogue entre les arts et les sciences en passant par le Fresnoy, Studio Contemporain de Tourcoing, depuis plus de 20 ans.

ARTSHEBDOMEDIAS

Par Manon Schaefle | Publié le 18 novembre 2020
«Confiné, l'art ruse et se réinvente»

Qui dit espace artistique dit aussi lieu de rencontres et d'expériences sensibles, de confrontation aux œuvres et aux autres par l'intermédiaire du corps. Est-ce donc à cela qu'il nous faut renoncer en même temps qu'on adopte les fameux « gestes barrière » ? L'artiste Yosra Mojtahedi a beaucoup travaillé autour de ces notions de rapports au corps problématiques, non-évidents, contrariés, voire interdits. Ayant développé sa recherche, par l'installation, le dessin et la photographie, autour du corps et de la sensualité dans une démarche de réaction et de dépassement de ces tabous, qui la fascinent autant qu'ils l'oppriment, Yosra Mojtahedi s'attache à maintenir un brin d'érotisme en toutes circonstances. Par la voix captée de l'artiste, par des images immersives et par quelques notes de musique, la galerie parisienne Lou Carter Gallery propose une déambulation virtuelle ensorcelante dans l'exposition de la jeune artiste, dont l'œuvre nous ramène un instant à la beauté des corps temporairement distancés.

ADAGP

Publié le 20 octobre 2020
« YOSRA MOJTAHEDI EST LA REVELATION ARTS NUMERIQUES – ART VIDESO 2020 »

Pour la sixième année consécutive, l'ADAGP s'associe avec Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains, à Tourcoing, pour récompenser un artiste émergent dans la catégorie Art numérique - Art vidéo.
Pour cette édition, il a tenu à mettre en lumière le « face à face » homme/ machines, vecteur d'une hybridation esthétique forte, qui répond à nos rapports futurs avec les mondes numériques.
Au sein d'un panorama puissant parsemé de passionnantes promesses artistiques, les jurés de la Révélation Art numérique - Art vidéo 2020 ont ainsi distingué Yosra Mojtahedi pour son œuvre « L ' É r o s a r b é n u s ».
« Cette pièce oxymore et novatrice, qui attire et repousse, fascine et alerte, dans un baroque technologique assumé, associe soft robotique et céramique, dessin et programmation, sculpture et sensations dans un geste artistique qui émerge de l'obscurité. »
Yosra Mojtahedi reçoit une dotation de l'ADAGP de 5000 euros. Son travail sera également présenté sur les cimaises de l'ADAGP. La Révélation bénéficie d'un portrait filmé et diffusé sur le site d'Arte.

LA VOIX DU NORD

Par Christian Vincent | Publié le 18 octobre 2020
« Tourcoing: Panorama 22 au Fresnoy, des Sentinelles qui n'ont pas tout vu venir »

On retrouve avec un plaisir rare l'érotisme du travail de Yosra Mojtahedi avec L'érosarbénus. La jeune iranienne installée en France propose une installation particulièrement sensuelle que ne renierait pas le céramiste Elmar Trenkwalder. Ici, un arbre de céramique voit s'animer des formes particulièrement évocatrices dans un ensemble à la fois sensuel et inquiétant.

LA VOIX DU NORD

Par Sarah Binet | Publié le 01 octobre 2020
« À l'IMA de Tourcoing : « Ici le monde », l'expo qui donne le goût des autres»

Dans ce parcours jalonné d'une quarantaine d'œuvres très diverses, le questionnement devient profond sur ce qui peut être montré, ce qui doit être caché. Des tabous très actuels qui tiraillent le monde musulman comme notre société laïque. Et c'est ce qui intéresse au plus au point l'Iranienne Yosra Mojtahedi, qui dynamite en finesse les tabous sur la place du corps féminin.

TOURCOING.FR

Publié le 26 septembre 2019
« Dans les coulisses de Panorama21 »

Une création qui nous invite dans l'inconnu. Dans une pièce partiellement plongée dans le noir, nous distinguons une forme non identifiée, éclairée par un faisceau de lumière. Posée sur un socle en plâtre, cette sculpture vivante en silicone réagit et « vit » lorsque l'on s'approche d'elle. Des mouvements qui veulent rappeler, entre autres, le système nerveux d'un corps humain. Cela est rendu possible grâce aux capteurs intégrés à l'intérieur de l'objet.
Pour Yosra Mojtahedi, cette œuvre se veut interrogative. D'origine iranienne, la jeune femme confronte le regard du spectateur sur le corps, sujet tabou dans son pays d'origine. D'ailleurs, on aperçoit quelques formes de l'anatomie humaine sur la surface de la sculpture.
À voir !

LA CHALEUR DU NOIR

Par Zélie Couronnel | Publié le 15 juin 2023
«exposition collective»

Pour la deuxième édition de la Triennale Art & Industrie Dunkerque / Hauts-de-France, les énergies sont au cœur des questionnements à travers les enjeux planétaires, écologiques et sociaux. En résonance de la Triennale Art & Industrie, le 3Cinq propose l'exposition "La chaleur du noir" présentant les œuvres de trois artistes Fabrice Cazenave, Lucie Marchand et Yosra Mojtahedi.

La couleur noire, souvent associée à la froideur et au vide, voire sépulcrale dans la symbolique occidentale, se transforme ici en source de chaleur. Dans son éclat ténébreux, elle captive et fascine, révélant des dimensions insoupçonnées. Les nuances du noir se déploient avec les formes invitant à une plongée au-delà des apparences. La profondeur de l'obscurité révèle alors des trésors cachés, des émotions enfouies et des vérités insaisissables. Elle brille d'une énergie incandescente qui réchauffe et éveille les esprits.

L'exposition fait le lien entre la couleur noire et la chaleur humaine, apportant ici une réflexion autour de la production industrielle, l'évolution de la nature mais aussi de la vie humaine. Les trois artistes présentés: Lucie Marchand, Yosra Mojtahedi et Fabrice Cazenave arborent chacun une thématique rejoignant le thème, l'industrie pour Lucie Marchand, l'humain pour Yosra Mojtahedi puis la nature pour Fabrice Cazenave.

Le noir représente l'absolu, le rien et le tout à la fois, l'entité qui nous rassemble pour Yosra Mojtahedi qui questionne l'humain brouillant les frontières habituelles de leurs représentations, y introduisant un végétal ambivalent. La frontière entre le vivant et le non-vivant apparaît ici à travers la dualité entre ombre et lumière nous amenant dans un voyage spirituel hors du temps.

La chaleur du noir, ce sera tout à la fois le noir et ses multiples variantes de matériaux brulants et en combustion, de leurs usages et perceptions iconoclastes, et la chaleur des corps dans des représentations partielles, jouant du fétiche et des formes déconstruites.

Zélie Couronnel

Rencontre avec l'artiste iranienne
Yosra Mojtahedi et ses corps cachés

Il y a quelques jours, l'artiste iranienne Yosra Mojtahedi, établie à Loos depuis plusieurs années, a reçu le prix Révélation dans la catégorie art numérique et art vidéo de l'ADAGP (association nationale des auteurs des arts graphiques et plastiques). L'occasion pour nous de découvrir son œuvre et son parcours.

PAR BRUNO TRIGALET
loos@lavoixdunord.fr



L'artiste iranienne Yosra Mojtahedi habite à Loos depuis plusieurs années. C'est là aussi qu'elle travaille, dans un atelier aménagé dans sa maison.

LOOS. Yosra Mojtahedi nous reçoit dans la jolie maison de l'avenue Saint-Marcel de Loos qu'elle partage avec son compagnon le violoncelliste Timothée Couteau. Sur les murs sont accrochées d'innombrables encres et gravures. Élégantes courbes noires qui dessinent des formes végétales et humaines.

« *J'ai toujours eu un problème avec mon corps* », lance-t-elle pour expliquer sa démarche artistique. Étonnante entrée en matière. Car Yosra, dont les traits du visage sont finement ciselés, dont la longue chevelure noire drape élégamment les épaules et fond sur une robe anthracite, est belle et lumineuse, telle Anahita, déesse de la Perse antique.

Elle poursuit dans une langue française qu'elle ne pratique que depuis sept ans mais dont elle maîtrise déjà les subtilités. « *J'ai toujours dessiné des corps de femmes mais je mettais par-dessus un gribouillage* ». Ce n'est que bien plus tard que les choses s'éclaireront. « *Inconsciemment, je cachais ces corps. Parce que j'obéissais sans y réfléchir à une culture, celle de l'Iran, mon pays, où le corps est tabou.* »

LE CHEMIN DE L'OUVERTURE

Dès l'adolescence, Yosra sent que l'art sera le chemin de son ouverture. Sa solution. La beauté du corps féminin « *d'où émane la poésie du monde* », elle la représentera en la suggérant à l'encre noire parmi d'autres formes végétales et minérales. Ici, dans un interstice se niche l'arrondi d'un sein. Là dans un inextricable écheveau de fleurs, feuilles, tiges et branches, se dessinent des lèvres et des yeux. Ici, des fesses et des jambes. Là, un sexe féminin.

Cette façon de recréer l'image du corps au travers d'autres éléments de la nature, elle la fera évoluer, notamment aux Beaux-Arts de Téhéran. Elle fait de l'interdit une contrainte qui façonne tout son travail. La dissimulation devient objet artistique. Elle expose en différents endroits d'Orient, galeries et musées où l'on accepte d'aller aux limites de l'autorisé.

SCULPTURES PRESQUE VIVANTES

En 2014, à 27 ans, elle décide de poursuivre son chemin en France. « *pays du beau et de l'art* ». S'inscrit aux Beaux-Arts de Tourcoing, entre au Fresnoy, studio de promotion des arts contemporains, de Tourcoing.

« *Depuis quelques années, je veux dépasser la représentation en deux dimensions* ». Mais elle ne se contente pas de sculptures. Ses œuvres, elle veut leur donner vie... Elle trouve alors toutes sortes de subterfuges et crée des installations étonnantes. Les muscles se bandent, les veines palpitent, les feuilles semblent onduler sous l'effet du vent, des racines lancent leurs ramifications. « *J'ai conçu ces œuvres pour qu'il y ait un échange sensuel et tactile avec le visiteur. On peut toucher. On peut sentir aussi des odeurs. Et entendre des sons et de la musique.* »

Un travail mystique et beau, remarquable de sensualité et d'étrangeté, triomphe du corps de la femme, à peine visible, mais pourtant libéré des chaînes de la censure. ■

Expositions et installations, de Téhéran à Paris

➤ Née en 1986 à Téhéran d'un père kurde et d'une mère perse. Diplômée des Beaux-Arts de Téhéran. Arrivée en France en 2014. Beaux-Arts de Tourcoing ; master d'arts plastiques ; diplôme national d'arts plastiques.

➤ A exposé, entre autres, à Téhéran, à Dubaï, Izmir, Berlin, Kuala-Lumpur, Venise et Paris. Prix Révélation Art numérique – Art vidéo 2020 attribué par l'ADAGP (société des auteurs d'arts graphiques et plastiques) pour son installation Erosarbénus. Ses œuvres : dessins, encres, photo, collages, sculptures et installations.

➤ Principales installations, toutes présentées au Fresnoy ces dernières années : *Miroir noir*, sculpture figurant une météorite déposée sur un socle noir brillant, *Tombé du ciel* (2018), météorite, forme inerte à l'intérieur de laquelle on peut voir une marque de vie ; *Vitamorphose* (2019), sculpture robotisée, boule d'argile qui semble réagir aux sons et à la présence du visiteur ; *L'Érosarbénus* (2020), œuvre noire de silicone et céramique qui semble respirer et se mouvoir, mise en mouvement par des mécanismes d'INRIA Defrost : corps humain, arbre, sensualité. Le titre de l'œuvre est un condensé d'Eros, Arbre et Vénus. Les installations sont mises en musique par Timothée Couteau.

➤ Actualité (perturbée par la crise sanitaire, se renseigner) : jusqu'au 30 janvier 2021, exposition personnelle à la Lou Carter Gallery de Paris. Participation à l'événement Panorama 22, du Fresnoy de Tourcoing depuis le 15 octobre et jusqu'au 15 février 2021 (*Érosarbénus*). Installation de *Vitamorphose* à la Cité des sciences et de l'industrie de La Villette à Paris du 31 mars 2021 au 18 avril. Dans le cadre de sa série L'Atelier A, Arte vient de mettre en ligne un film de 8 minutes consacré à Yosra Mojtahedi. Pour en savoir plus : http://www.yosramojtahedi.com/ ■


Erosarbénus (détail).

- **ARTICLES:**

- http://www.aralya.fr/germinations-noires/
- https://troiscinq.com/la-chaleur-du-noir-2/
- https://www.lavoixdunord.fr/1269344/article/2022-12-21/lille-l-apport-du-noir-de-l-artiste-iranienne-yosra-mojtahedi
- https://www.artshebdomedias.com/article/yosra-mojtahedi-germinations-noires-jusquau-21-janvier-au-3cinq-a-lille/
- https://www.francebleu.fr/emissions/cote-culture-france-bleu-nord/politique-poetique-patrimoine-et-soutien-deux-expositions-a-voir-a-lille-et-valenciennes-4700614
- https://www.lavoixdunord.fr/1154442/article/2022-03-19/les-formes-humaines-et-vegetales-de-yosra-mojtahedi-la-fileuse
- https://flux-news.be/2019/11/11/panorama-21-intersections-arts-sciences-au-fresnoy/
- https://daily.artnewspaper.fr/articles/yosra-mojtahedi-laureat-du-prix-revelation-art-numerique-art-video-de-ladagp
- https://www.artshebdomedias.com/article/confine-lart-ruse-et-se-reinvente/
- https://vimeo.com/382891994
- https://avis.retraite.com/loisirs-sorties/arts/le-fresnoy-studio-national-des-arts-contemporains-2
- https://www.lavoixdunord.fr/873007/article/2020-10-01/l-ima-de-tourcoing-ici-le-monde-l-expo-qui-donne-le-gout-des-autres
- Tourcoing: Panorama 22 au Fresnoy, des Sentinelles qui n’ont pas tout vu venir (lavoixdunord.fr)